L'Initiation

Cahiers de documentation ésotérique traditionnelle

Revue L'Initiation n° 3/2008 octobre - novembre - décembre Trimestriel : 8 €



L'Initiation

Revue philosophique indépendante des Hautes Etudes

Hypnotisme, Théosophie
Franc-Maçonnerie, Sciences Occultes

SOMMAIRE :

N° 1 **OCTOBRE 1888**

Revue du Martinisme et des divers courants initiatiques
fondée en 1888 par Papus et réveillée en 1953 par le Dr Philippe Encausse





Sommaire du n° 3/2008



1888 – **2008.** Cent vingt ans qui ont vu deux guerres mondiales, le déferlement de la barbarie en Europe, des bouleversements importants dans les mentalités et des progrès scientifiques sans précédent dans l'histoire connue de l'humanité.

Pourquoi ne pas le dire ? C'est aussi cent vingt ans de folie qui ont grignoté notre héritage culturel et qui ont débouché sur une grande instabilité morale et intellectuelle. Comme si nous étions désormais condamnés à vivre sur un sol meuble où nous sommes menacés d'enlisement.

Et c'est encore cent vingt ans de matérialisme débridé qui, voulant s'affranchir des dogmes et des chapelles, a étouffé sans discernement la spiritualité que des sectes peu scrupuleuses ont récupéré à des fins essentiellement vénales. André Malraux (qui ne fut jamais avare de mots d'auteur) a prophétisé ou aurait prophétisé que le XXIe siècle sera spirituel ou ne sera pas. Prophétie pour le moins étrange. Car, si l'on parle de "spiritualité" à propos des élucubrations des prédicateurs étasuniens ou des exactions des intégristes, alors ce mot n'a plus aucun sens et plus aucun crédit.

Mais, il est vrai que les mots ont perdu leur sens et que seules les modes passagères et clinquantes intéressent encore nos contemporains. Quant à la diversité des cultures et des langues qui les illustrent n'est-elle pas destinée à se fondre dans une pensée unique qui viendra de l'ouest, de l'est ou du sud (que le meilleur gagne !, dirait un pratiquant de l'humour noir), tant l'Occident européen, en se dépouillant volontairement de ses valeurs traditionnelles, s'est fragilisé comme nous en avait averti Saint-Yves d'Alveydre il y a aussi environ cent vingt ans ?

1888, quelques informations en vrac : Dunlop dépose le brevet de son invention ; Hertz propose une théorie des ondes électromagnétiques ; Jean Dupuy prend la direction du "Petit Parisien", journal qui, en 1940, deviendra collaborationniste et cessera de paraître en 1944 ; à Londres, Jack l'Éventreur commet son premier crime ; George Eastman invente la pellicule photographique et enregistre la marque "Kodak" ; le traité de Constantinople donne au canal de

Suez un statut international qu'il gardera jusqu'en 1956 ; enfin, le premier octobre paraît le numéro 1 de la revue "National geographic" qui visait à diffuser vers un large public les connaissances géographiques.

Ainsi, cette revue est née le même jour que la nôtre, "L'initiation", dont le premier numéro est, lui aussi, daté d'octobre 1888.

On peut imaginer que, dans l'esprit de Papus, son fondateur, cette revue devait être le prolongement du "Groupe Indépendant d'Études Ésotériques" qui lui est contemporain et qui organisait des conférences dans une petite librairie parisienne, sise 29, rue de Trévise (9e arrondissement), boutique louée par Lucien Chamuel. "La librairie du merveilleux", car telle était son enseigne, devint très rapidement un noyau aimanté qui voyait graviter autour de lui tout ce que Paris comptait alors d'étudiants de l'occultisme (et aussi de curieux...). En 1887, un an plus tôt, Papus avait créé la première loge martiniste avec Péladan et de Guaita qui se réunissaient à Montmartre. Il est important de noter que, selon la volonté de Papus, la revue était indépendante de cette loge.

Papus dans la Librairie du Merveilleux



Si Papus est tout naturellement le directeur de cette nouvelle revue, George Montière en est le rédacteur en chef tandis que le secrétariat de la rédaction est assuré par Charles Barlet et Julien Lejay. La rédaction est domiciliée 14, rue de Strasbourg et l'administration 58, rue

Saint-André des Arts. Bien entendu, au cours du temps, la revue changera plusieurs fois de domiciliation : éternel problème des baux.

La revue "L'Initiation" affichait alors au frontispice de sa couverture les quatre pôles d'intérêt qui étaient les siens à l'époque : Hypnotisme, Théosophie, Franc-Maçonnerie, Sciences Occultes. On y découvre au fil des parutions des articles philosophiques, des études historiques, des exposés sur les Traditions, des réflexions sur le symbolisme, et aussi des informations, des annonces, une revue de presse, des poèmes, etc. Des plumes prestigieuses prêtent leur concours à la confection de cette revue. Parmi ceux qui sont passés à la postérité, on peut citer Stanislas de Guaita, Joséphin Péladan (qui seront tous deux membres du premier Suprême Conseil de l'Ordre Martiniste que créera par Papus en 1891), Jules Doinel, Oswald Wirth, Augustin Chaboseau, Sédir (Yvon le Loup), Phaneg (Georges Descormiers), Téder (Charles Détré). Et, bien sûr, à titre posthume, bien d'autres grands noms : Louis-Claude de Saint-Martin, Jacob Boehme, Fabre d'Olivet, Eliphas Lévi, etc.

Les livraisons sont mensuelles et chaque numéro comporte 96 pages, ce qui donne une idée de la charge de travail que cela représentait et ce d'octobre 1888 à décembre 1912, soit 24 ans et 285 parutions.

En 1888, Papus a vingt-trois ans, Stanislas de Guaita a vingt-sept ans et mourra onze ans plus tard, Joséphin Péladan a vingt-neuf ans, Saint-Yves d'Alveydre a quarante-six ans et a déjà publié les Missions (entre 1882 et 1887), Barlet à cinquante ans (il est sans doute le doyen de ceux que Victor-Émile Michelet appellera "Les compagnons de la Hiérophanie" et auxquels il consacrera un ouvrage qui sera publié en 1937, quelque semaines avant sa mort). Quant au benjamin, Sédir, il n'a que dix-sept ans en 1888 mais ne tardera pas à rejoindre l'équipe dont il deviendra une des grandes figures.

Fin 1912, Papus décide d'arrêter la publication de "L'Initiation" et de la remplacer par une revue qui, dans sa présentation, lui ressemblera comme une sœur jumelle : "Mysteria". Il pensait peut-être utile et sage de donner un coup de jeunesse à la revue sur les destinées de laquelle il n'avait jamais cessé de veiller. Dans le premier numéro de

cette nouvelle revue, Papus s'explique : "Au bout de vingt-quatre ans, une revue, comme un être humain vers la soixantaine, a besoin de transformations. Voilà pourquoi nous avons créé Mysteria. Le titre de cette revue, adapté aux idées actuelles, indique bien son nouveau caractère. Comme sa mère, Mysteria sera le complément de toutes les revues psychiques et sera destiné aux lecteurs déjà instruits dans ces études, aux initiés plutôt qu'aux commençants". On voit bien que Papus, sous couvert d'un nouveau titre, désirait donner à sa revue une nouvelle orientation. Nul ne saurait porter un jugement sur le bien ou le mal fondé de cette décision et sur son avenir puisque la déclaration de guerre mettra un terme brutal à cette parution comme il en fut pour de nombreuses autres revues. Le dix-septième et dernier numéro est daté de mai 1914.

Mai 1914 – janvier 1953. Aussi étonnant que cela puisse paraître, il faudra attendre trente-neuf ans pour que, tel le phénix, la revue renaisse de ses cendres.

Papus est décédé le 22 octobre 1916 des suites d'une pneumonie contractée au front où il servait comme médecin militaire. Téder (Charles Détré) lui succéda à la tête de l'Ordre martiniste pour une très courte période puisqu'il décéda à son tour en 1918, soit deux ans plus tard. Alors, l'ordre fondé par Papus à la même époque que la revue se scinde en plusieurs branches et aucun des héritiers (Bricaud, Chaboseau, Blanchard) n'entreprend de réveiller la revue. Il est vrai que, au lendemain de la Première Guerre mondiale alors que se profilait déjà aux yeux des observateurs perspicaces le spectre d'une Seconde Guerre mondiale que le Traité de Versailles conclu en 1919 entre les alliés et l'Allemagne vaincue portait en lui, il ne devait pas être facile de relancer une publication réservée à un public restreint. De plus, dès la fin de la Grande Guerre, commençait à s'instaurer en France un climat hostile à tout ce qui sentait le soufre. La franc-maçonnerie, comme tous les ordres initiatiques sérieux, était montrée du doigt et jetée en pâture aux braves gens dont on savait fort bien exploiter la méconnaissance en la matière.

Cette haine trouvera sa concrétisation à la faveur de l'occupation de notre pays par l'armée allemande (de 1940 à 1944) appuyée et quelquefois précédée par les vichystes et leur milice. Les sièges des obé-

diences maçonniques seront pillés et, de son côté, Philippe Encausse, le fils de Papus, verra son appartement parisien assiégé et les archives de son père confisquées. Il les récupèrera quelques années après la guerre.

Philippe Encausse n'avait que dix ans à la mort de son père survenue, comme nous l'avons rappelé plus haut, le 22 octobre 1916. Le gendre de Monsieur Philippe, le mystique lyonnais ami et maître spirituel de Papus, prit en charge l'éducation du jeune Philippe laquelle le conduisit jusqu'à la faculté de médecine de Paris.

Champion universitaire d'athlétisme, médecin et journaliste, Philippe fonde, en 1952, sous les auspices de la Grande Loge de France, la loge "Papus" 719 (qui existe toujours). L'année suivante, il réveille la revue.



Philippe Encausse devant le portrait de Papus et son ex-libris

Le premier numéro de cette nouvelle série est daté de janvier-février 1953. Il porte en couverture la mention : "Cahiers de documentation ésotérique traditionnelle" et il s'ouvre sur une présentation signée de Philippe Encausse dont je publie ci-dessous quelques extraits propres à identifier la revue et à la démarquer des publications soi-disant ésotériques qui, en vérité, ne sont que les supports des marchands de poudre de perlimpinpin et autres grigris :
"La nouvelle série de L'Initiation se propose de reprendre et de poursuivre la création papusienne en étudiant toutes les branches de la connaissance ésotérique.

"L'Initiation présentera des travaux susceptibles d'éclairer les chercheurs que cette question intéresse plus particulièrement ; elle s'efforcera de grouper ceux qui se sont voués à ces problèmes et dont les travaux ont affirmé la maîtrise.

"Comme il y a quelque cinquante ans, ces cahiers comprendront une partie initiatique où seuls figureront les exposés susceptibles de ne point égarer les étudiants hors de la voie jalonnée par les Maîtres. [...] Là, se feront entendre les échos de la doctrine traditionnelle dont la pérennité se voile sous les symboles épars dans le monde.

"[...]

"L'Initiation s'intéressera à toutes les formes sous lesquelles se voile la science d'Hermès, à toutes les manifestations extérieures qui recouvrent la connaissance secrète : hermétisme, astrologie, kabbale, symbolique, arts divinatoires, etc., sans oublier les applications de la doctrine à la vie contemporaine.

Des échos, une bibliographie et une critique des revues et des livres tiendront les lecteurs au courant du mouvement des idées et des événements dans ce secteur particulier.

Dans ce premier numéro, on relève les signatures de Jean de Luquère, de Robert Ambelain, d'André Dumas, d'Éliane Brault et, bien sûr, de Philippe Encausse. Celui-ci assure la direction de la revue cependant que l'administration en est confiée à Georges Crépin auxquels succèderont au fil des années : Georges Cochet, Denise Pageaut, Jean Bretin, Jacqueline Encausse et Annie Boisset. Enfin, la revue est primitivement domiciliée chez Philippe Encausse, 46, boulevard du Montparnasse, Paris 15e [1], avant de migrer vers Boulogne-Billancourt puis Colombes et, enfin, Courbevoie.

---

[1] *Cet immeuble dont l'entrée se trouve au 46 du boulevard de Montparnasse est situé en pignon à l'angle que forme ce boulevard et la rue d'Alençon qui lui est perpendiculaire. L'appartement qu'a habité Philippe Encausse se trouve au pre-mier étage de l'immeuble. Deux fenêtres donnent sur le boulevard, deux autres sur la rue d'Alençon et une cinquième fenêtre est en pignon. Je ne passe jamais devant cet immeuble sans émotion, tant de souvenirs y sont attachés.*

En 1953, la nouvelle revue est bimestrielle et chaque numéro compte quarante-huit pages. À partir de 1954, elle devient trimestrielle avec davantage de pages dont le nombre est variable mais jamais en dessous de quarante-huit.
Jusqu'en 1982, Philippe Encausse assure les fonctions de propriétaire, de gérant, de directeur et de rédacteur en chef. Mais, son état de santé se dégrade et il perd presque entièrement la vue. En 1982, il cède la direction de la revue à Michel Léger. Le 22 juillet 1984, il nous quitte définitivement même s'il demeure à jamais présent dans la mémoire de ses amis. À la demande de Michel Léger, je prends en charge, dès septembre 1984, la rédaction en chef de la revue qui, ainsi, ne subira pas d'interruption dans sa parution.

En 1996, Jacqueline Encausse qui continuait d'assumer la charge d'administrateur de la revue, demanda à en être relevée (elle avait été la cheville ouvrière de la revue et avait amplement mérité de se reposer [2]). Elle proposa à mon épouse, Annie, de lui succéder. Ce que celle-ci accepta très volontiers, avec l'accord de Michel Léger. Elle accomplit cette tâche ingrate depuis maintenant douze ans.

En septembre 2003, sous les auspices associés de la revue et du "Germe" (Groupe d'études et de réflexion martinistes et ésotériques), nous avons organisé un congrès international pour célébrer conjointement les deux cents ans de la disparition de Louis-Claude de Saint-Martin et le cinquantenaire du réveil de "l'Initiation". Ce congrès qui se déroula sur deux jours et demi (partie à Paris, partie à Amboise, ville natale de Louis-Claude de Saint-Martin) connut un grand succès grâce à l'aide bénévole de quelques amis fidèles. Des abonnés vinrent des États-Unis, d'Italie, d'Espagne, de Belgique, de Suède et du Japon.

Au cours des années précédentes, la revue avait fait des émules avec, en 2000, une édition anglophone à Plainsfield (Indiana - USA), en 2001, une édition lusophone à Rio de Janeiro, en 2002, une édition hispanophone à Madrid. Enfin, 2007 vit la naissance d'une sœur de la revue éditée en langue roumaine à Bucarest.

---

[2] *Elle décédera en janvier 2006 et sera inhumée dans le tombeau de la famille Encausse au Père-Lachaise.*

À partir de 1993, l'informatique a permis à la revue de prendre une nouvelle orientation. Deux collaborateurs de qualité sont venus quelques années plus tard nous apporter leur aide : Bruno Le Chaux, informaticien confirmé, relit soigneusement les textes et prépare la mise en page, Aude Ben-Moha, graphiste rompue aux problèmes de l'édition, finalise la présentation et signe les couvertures. Tous deux sont comme nous bénévoles car les abonnements ne servent qu'à couvrir les frais d'impression et de routage. Je tiens ici même à leur rendre hommage et à les remercier chaleureusement pour l'aide précieuse qu'ils nous apportent.

Nous avons la chance de rencontrer des auteurs de qualité qui, par leurs écrits, enrichissent la revue et permettent d'apporter aux lecteurs un important capital d'informations couvrant les domaines de la recherche spirituelle, de l'étude de l'ésotérisme (le vrai, pas celui des sectes et des charlatans) et de la connaissance philosophique.

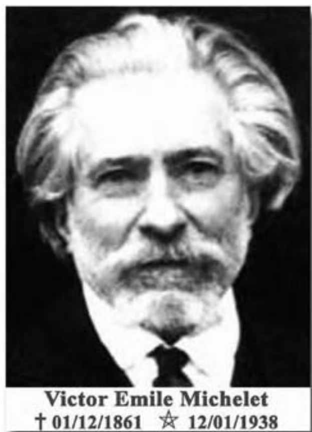
Seulement, trois rédacteurs en chef se sont succédé en cent vingt ans (ou en quatre-vingt et un ans si l'on tient compte de l'interruption entre 1916 et 1953) : Papus (de 1888 à 1914, soit 26 ans), Philippe Encausse (de 1953 à 1984, soit 31 ans) et moi-même depuis 1984, c'est-à-dire à ce jour, 24 ans.

Dire que la revue n'a jamais connu de problèmes serait mentir. Outre ceux liés aux événements historiques du XXe siècle et que j'ai évoqués plus haut, la revue a dû, à maintes reprises, affronter des écueils aptes à mettre ses jours en danger. Sans entrer dans le détail, je ne puis m'empêcher de penser à ses divers détracteurs venus de tous horizons et sans doute jaloux de sa longévité, aux campagnes diffamatoires dont je fus parfois la cible et qui rejaillissaient sur la revue, à cette association qui n'hésita pas, faisant fi de la déontologie confraternelle la plus élémentaire, à emprunter notre titre pour lancer un magazine dont la ligne éditoriale est tout à fait étrangère à la nôtre.

Comme toute publication spécialisée, la revue est fragile d'autant plus que les actuels problèmes économiques ne sont pas sans incidence sur son avenir financier. Cependant, notre volonté de poursui-

vre contre vents et marées demeure intacte ; n'avons-nous pas contracté un engagement moral envers, d'une part, nos illustres prédécesseurs et, d'autre part, nos abonnés dont la fidélité est notre seule récompense ?

Comme nos prédécesseurs, nous demeurons attachés à un courant traditionnel qui se place au-dessus et au-delà des avatars confessionnels et des chapelles. Nous sommes les modestes serviteurs d'une pensée qui plonge ses racines dans le christianisme primitif et dans la gnose des premiers siècles de notre ère avant de se prolonger à travers divers mouvements tels que le rosicrucisme du XVIIe siècle, l'illuminisme du XVIIIe, la théosophie, la franc-maçonnerie traditionnelle et le martinisme. Nos maîtres (qui ne sont pas des gourous mais des passeurs) sont Jacob Boehme, Martinez de Pasqually, Louis-Claude de Saint-Martin, Jean-Baptiste Willermoz, Papus... Rien à voir avec les traditions biseautées dites modernes, tel le New Age, "bricolage de pratiques et de croyances et nébuleuse mystique-ésotérique" [3].


Victor Emile Michelet
† 01/12/1861 ☆ 12/01/1938

Auteur des "Compagnons de la Hiérophanie" et un des premiers collaborateurs de la revue.

Comme Papus et Philippe Encausse en leurs temps, nous nous efforçons sans répit d'ouvrir nos colonnes le plus largement possible aux exégèses et aux débats sur la tradition et la spiritualité. C'est le garant de notre indépendance.

Et demain ?, me direz-vous.

[3] *Ces définitions peu amènes mais proches de la réalité sortent tout droit de "google" et je n'invente rien : je partage pleinement ce point de vue.*

Je ne suis pas un grand consommateur de prospective et je me méfie des prophéties qui sont si souvent démenties par les événements. Je ne me cache pas que le XXIe siècle verra de grands bouleversements en tous domaines et que le risque d'une troisième guerre mondiale n'est pas à écarter. Je ne suis ni Cassandre, ni aveugle. La "culture spirituelle" sera peut-être balayée en même temps que tout ce qui, de l'Antiquité à nos jours, a nourri l'humanité à travers les Lettres et les Arts. La vraie lumière, celle qui ne se reflète pas dans les paillettes et dans les artifices, celle dont parlait justement Saint-Martin, ne saurait être étouffée par les éteignoirs de l'obscurantisme car elle scintille près du cœur (dans le jardin secret ?) des hommes et des femmes de "Désir".

Ce que je sais, c'est que lorsque sonnera pour moi l'heure de la retraite et que m'aura rattrapé l'un des deux coursiers qui nous talonnent tous à partir de la septantaine (je veux parler d'Alzheimer et de Thanatos), d'autres ouvriers surgiront et poursuivront l'œuvre certainement bien mieux que je n'aurais su le faire.

Yves-Fred Boisset

Souviens-toi que la Nature t'a donné deux oreilles
et une seule bouche.

Pythagore

Mais il est temps de nous quitter, moi pour mourir, vous pour vivre.
Qui de nous a le meilleur partage ? C'est là un mystère pour tous,
excepté pour Dieu.

Socrate

Ces deux aphorismes ornaient le premier numéro de la revue en octobre 1888.

Le Mouvement théosophique en France (1876-1921)

Par Marie-José DELALANDE

Le 2 avril 2008, le Germe (Cercle Phaneg) a reçu madame Marie-José Delalande qui a présenté une conférence sur le mouvement théosophique en France.
C'est le texte de cette conférence que nous publions dans les pages qui suivent, sachant que cette conférence a été filmée et figure au catalogue de "Baglis TV".
Le mouvement théosophique est contemporain de la fondation de notre revue, ce qui nous a incité à publier l'article de madame Delalande dans le présent numéro qui justement célèbre le cent vingtième anniversaire de "L'Initiation".

La Société théosophique, souvent sujet de critiques ou de caricatures, depuis Le Théosophisme de René Guénon[1], n'a pas d'autre référence dans l'édition française. En France, le mouvement théosophique est présent depuis le dernier quart du XIXe siècle, rayonne au début du XXe siècle, fait l'objet de nombreux articles de la presse quotidienne et mensuelle. Il gêne les autorités religieuses qui l'interdisent aux catholiques par un décret romain et dérange René Guénon qui le qualifie d'"erreur la plus dangereuse de notre époque". Il s'inscrit dans l'histoire du courant spiritualiste de la fin XIXe début XXe siècles. Quelques auteurs qualifient cette résurgence spiritualiste, de "vague ésotériste", d'"océan de mysticisme", de "retour du spiritualisme". Des sociétés, spirite, ésotériste, occultiste, gnostique, mystique, se sont données pour objectif de redonner à l'homme sa dimension spirituelle, en réaction à un matérialisme positiviste envahissant.

Dictionnaires, encyclopédies, à la rubrique "Théosophie", signalent l'existence du Mouvement théosophique et la référence de René Guénon. Mis à part cet essai, et quelques articles de revues, aucun ouvrage français ne s'est intéressé à son existence, son développe-

[1] René Guénon, Le Théosophisme, histoire d'une pseudo religion, Paris, Nouvelle Librairie nationale, 1921, édition utilisée dans cette présentation : Paris, Éditions Traditionnelles, 1996, 477 p.

ment, ses difficultés, ses succès, son implication dans la vie sociale[2]. Et, en ce qui concerne la France, l'histoire du Mouvement n'a pas donné lieu à quelque autre édition. Il apparaît, alors, important de se pencher sur ce phénomène, d'en définir les contours, les principaux événements, les obstacles auxquels ce Mouvement a dû faire face, et s'interroger sur l'absence d'ouvrage le concernant.

Pour mémoire, la Société théosophique doit sa formation à la Russe Hélène Blavatsky et à l'Américain Henry Olcott, en 1875, à New York. Installée aux Indes à Bombay en 1879, son quartier général est établi à Adyar, près de Madras, en 1882. Le premier ouvrage d'Hélène Blavatsky, Isis Unveiled est publié en 1877, suivi de *La Doctrine secrète,* en 1888, de *La Clef de la théosophie* en 1889, de *La Voix du silence* en 1890.

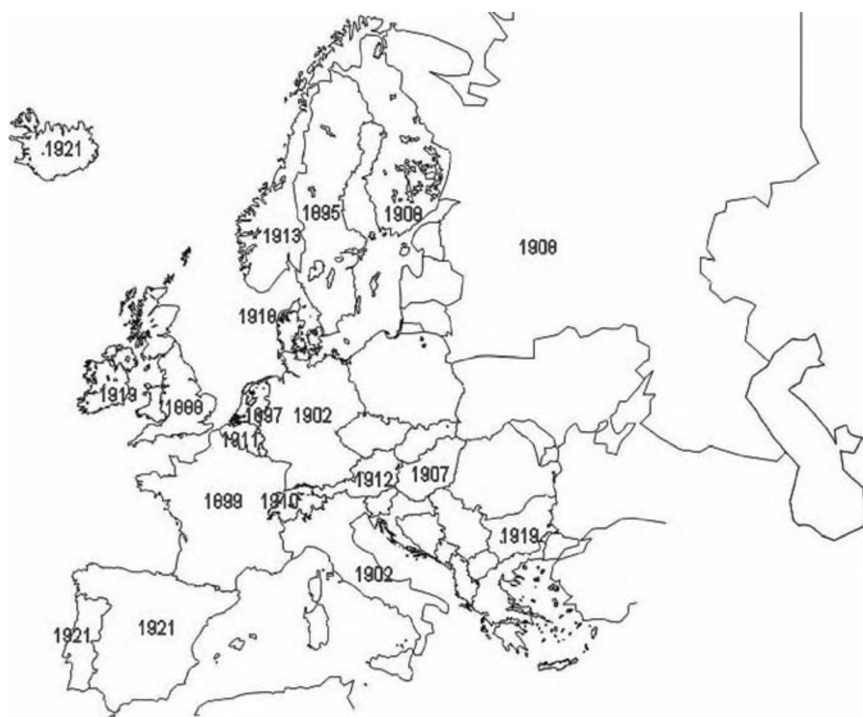
Les idées d'Hélène Blavatsky se répandent dans le monde entier, particulièrement en Europe, où très rapidement, l'Angleterre en 1888, la Suède en 1895, les Pays-Bas en 1897 réunissent leur Section théosophique, formée chacune d'au moins sept Branches ou groupes, composés de sept membres au minimum. La France est le quatrième pays européen à présenter une Section en 1899, moins de vingt cinq ans après la naissance de la Société mondiale.

Les Sections nationales théosophiques européennes de 1888 à 1921

Nous verrons successivement, l'arrivée des idées théosophiques et leur diffusion en France dès 1876, la montée du Mouvement vers la reconnaissance d'une section française théosophique en 1899, le rayonnement de la Société théosophique de France. Cette société va faire l'objet d'une interdiction romaine, en 1919, et d'un ouvrage incendiaire par René Guénon, en 1921, Le Théosophisme, histoire d'une pseudo religion, unique référence donnée sur ce Mou-vement au XXe siècle, ouvrage qui ne fait que le discréditer.

---

[2] *Il faut cependant mentionner l'ouvrage du théosophe Charles Blech, Contribution à l'histoire de la Société Théosophique en France, Paris, Éditions Adyar, 1933, 212. Il apporte des informations, ouvre des pistes de recherches, reproduit un échange de correspondance, entre Mme Blavatsky et M. Tre-meschini, introuvable aujourd'hui.*



Nous conclurons par le constat d'une incompréhension des idées de Mme Blavatsky. Le fait d'être femme à cette époque, peu amène à leur égard, lui a nui. Elle a dérangé le monde spirite, orientaliste, catholique, ésotériste, occultiste, en diffusant de nouvelles idées qui ouvraient de nombreuses pistes de réflexions, des remises en question de croyances bien ancrées.

I- L'arrivée des idées théosophiques, 1876-1884

La *Revue spirite* est le premier relais de diffusion des idées théosophiques en France. De 1876 à 1883, plus de quarante articles, des avis, des informations divers, transmettent les enseignements d'Hélène Blavatsky, évoquent l'existence, la vie, les activités, de la Société théosophique et de ses responsables. Il y est question du sta-

tut de la Société, de ses activités, de ses objectifs, de la publication d'Isis Unveiled en 1877. Les discussions entre quelques opposants et l'auteur des idées sont retransmises, des témoignages d'admiration en faveur des idées d'Hélène Blavatsky sont publiés. Cette diffusion se termine en décembre 1882 avec le refus du Comité de rédaction de la Revue spirite, de donner suite à la publication de ces idées, estimées contraires aux enseignements d'Allan Kardec. Elle est reprise par le *Bulletin de la Société Scientifique d'Études Psychologiques* (S. S. E. P.) jusque fin 1883.

Parmi ces articles, beaucoup sont signés "DAC", initiales de Dominique Albert Courmes, officier de marine et spirite. Avec son bataillon d'infanterie de marine, il a sauvé les archives spirites des incendies allumés lors des événements de la "Commune". Il a protégé la statue d'Allan Kardec [3] de la vindicte parisienne pendant la même période. Au cours de ses missions dans le monde, Dominique Albert Courmes observe les faits spirites dans les divers points du globe, lit la presse spirite locale, prend quelques notes, rédige des articles qu'il adresse régulièrement à son ami Pierre Gaëtan Leymarie, directeur de la *Revue spirite* ; il collabore ainsi à la Revue.

En 1876, Dominique Albert s'inquiète. De nouvelles idées circulent en Amérique, à propos des phénomènes paranormaux [4]. "Un honorable écrivain, Henry Steel Olcott" estime que les causes de ces phénomènes inexplicables seraient le résultat "d'un jeu de forces occultes". Ces phénomènes ne seraient pas dus à l'intervention d'esprits désincarnés, comme l'enseignait Allan Kardec, l'auteur de la doctrine spirite française avec Le Livre des esprits, paru en 1857.

Quelques mois plus tard, Courmes revient sur son jugement et pense que cet "occultisme ne détruit pas la doctrine d'Allan Kardec, mais tend à la compléter [5]". La Revue spirite va offrir à ses lecteurs la possibilité de faire connaissance avec cet "occultisme théosophique". Sa livraison d'avril 1878 présente un supplément de trente pages pour

---

[3] *Œuvre du sculpteur Capellaro, visible sur la tombe d'Allan Kardec, au Père Lachaise.*
[4] *D.A.C., "Un écart du spiritisme en Amérique", Revue spirite, Août 1876, p. 652-653.*
[5] *D.A.C., "une Rectification", Revue spirite, février 1878, p. 25-26.*

communiquer la teneur de ces "Idées Théosophiques [6]", composé de Fragments d'Henry Olcott et d'Hélène Blavatsky expliquant leurs arguments et positions nouvelles quant à ces phénomènes mystérieux.

Les spirites français peuvent donc étudier, analyser ces nouvelles conceptions sur les causes de ces phénomènes inexplicables. Certains sont intéressés et forment un groupe d'études, au sein de la "Société Scientifique d'Études Psychologiques", société fondée en 1878 par Pierre Gaétan Leymarie et Charles Fauvety, dans le but d'étudier les doctrines spiritualistes anciennes et nouvelles. D'autres, E. Rossi de Giustiniani, Tremeschini, Georges Guérin, Sophie Rosen-Dufaure s'opposent tout à fait à ces idées.

En quoi les idées d'Hélène Blavatsky ont-elles dérangé ces spirites et le comité de rédaction de la Revue, au point de s'opposer à toute publication théosophique dans la Revue. Pourquoi, sur quels éléments, quelques lecteurs spirites se sont-ils manifestés et ont-ils discuté ces idées?

Incompatibilité ou contradiction avec les doctrines spirites d'Allan Kardec, affirme Sophie Rosen Dufaure[7], pour qui, cette "nouvelle doctrine est anti-spirite". Rejet de l'occultisme oriental par Rossi de Giustiniani qui porte la discussion sur les "Élementals et les Élémentaux" et rejette l'explication de ces "enveloppes" par des arguments orientaux. À ses yeux, cette explication n'est pas scientifique. Les mystères de la philosophie indienne sont inaccessibles aux Occidentaux, estime-t-il, mais il reconnaît que les philosophies religieuses orientales lui sont peu connues.
Rossi de Giustiniani revient sur la nature de l'homme telle qu'il la conçoit : "l'homme est avant tout une unité, un être pensant et libre, indestructible, immortel et éternel". Il rejette les vues d'Hélène Blavatsky, pour qui l'homme est un "Tetraktis" dont le Moi profond aspire à se fondre dans le Tout. Il confirme son admiration pour la doctrine d'Allan Kardec "qui a fait plus, en vingt ans, que n'ont fait tous les siècles passés".

---

[6] *"Idées théosophiques", Revue spirite, Avril 1878, p. 121-137.*
[7] *Sophie Rosen-Dufaure, "L'erreur de Madame A. A.", Revue spirite, août 1883, p ; 371-375.*

Pour François Vallès, membre du Comité de rédaction de la Revue, les théosophes doivent fournir des "justifications, des preuves" aux "assertions" qu'ils avancent. Il regrette qu'Isis Unveiled, rédigé en anglais, soit inaccessible à la plupart des Français. Le programme de la Société théosophique, publié par la Revue depuis 1878, ne lui semble pas suffisamment étayé. Il demande donc aux théosophes de s'expliquer et dénonce l'engagement de silence que doit prendre tout adhérent à cette nouvelle Société, au sujet des "expériences scientifiques du Conseil". François Vallès fait allusion, ici, à l'entrefilet publié dans la *Revue spirite*, de novembre 1877, sur le statut de "Société secrète" que prend la Société théosophique. En effet, un publiciste, ayant participé aux réunions théosophiques de New York, a retracé de façon erronée, et déformé une séance d'expériences dans quelques articles de presse.

Vallès se fait le défenseur des propos de Monsieur Rossi de Justi-niani [8]. À ses yeux, Mme Blavatsky ne fait qu'énoncer sa doctrine sans l'expliquer. Au nom du comité de rédaction de la Revue spirite, François Vallès s'oppose à toute nouvelle publication des idées d'Hélène Blavatsky. Il obtient gain de cause.

La *Revue spirite* va aller plus loin, et assimilera la "théosophie" au bouddhisme, la considérant comme dangereuse [9]. Au XIXe siècle, Les spirites s'en tiennent aux explications d'intellectuels qui conçoivent, en particulier, l'idée de "Nirvana" comme une volonté de s'anéantir, de s'annihiler. Ils ne tiennent donc aucun compte de l'explication théosophique, pour qui le nirvana est la recherche de fusion avec l'Un, avec le divin, avec le Tout.

Les spirites, intéressés par ces nouvelles idées, devront donc s'informer ailleurs. Quelques uns rejoignent la "Société théosophique d'Orient et d'Occident" que Lady Caithness, lectrice enthousiaste d'Isis Unveiled, a formée en 1883. Elle tient des réunions chez elle à Paris et dans sa résidence de Nice.

---

[8] *On trouve ce nom écrit sous les deux formes "Justiniani et Giustiniani".*

[9] *"La Théosophie bouddhique, c'est le nihilisme", Revue spirite, Février 1886, et suiv.*

II- Vers une Section française théosophique, (1884-1899)

Hélène Blavatsky arrive en France, en 1884, dans le but de régler le différent avec la *Revue spirite*. Sa venue va-t-elle permettre de trouver des solutions à la transmission de ses idées?

Accueillie à Marseille par le Commandant Dominique Albert Courmes et le baron Spedalieri, elle retrouve lady Caithness à Nice, reconnaît la Société théosophique d'Orient et d'Occident comme faisant partie de la Société d'Adyar, s'installe à Paris. Elle rencontre Pierre Gaétan Leymarie et Charles Fauvety à Asnières. Mais aucune réconciliation des spirites avec Hélène Blavatsky n'est en vue. Comment faire connaître ses idées aux Français ?

De nouveaux relais médiatiques vont reprendre le rôle de la Revue spirite, une revue théosophique voit le jour, des groupes de théosophes se forment, la reconnaissance d'une Section française se profile à la fin du XIXe siècle.

L'ingénieur René Caillé, ancien simonien passé au spiritisme, accepte de diffuser les idées d'Hélène Blavatsky dans *L'Antimatérialiste,* revue que lui a cédé le spirite nantais Verdad, alias Lessard. Caillé lui donne le titre de Revue des Hautes Études en septembre 1886. Des difficultés d'opinions, d'oppositions l'obligent à abandonner cette publication.
F. K. Gaboriau, ancien spirite, propose de consacrer un petit héritage personnel à la transmission des idées théosophiques en France et d'assurer la direction de la première Revue théosophique. En Mars 1887, paraît *Le Lotus*. Des thèmes très variés sont proposés : Théosophie, Philosophie et Cosmosophie, Sciences suprasensibles, Esthétique, Archéologie des religions, Industrie, Hygiène. Il est aussi question des événements théosophiques, de la formation et des activités de la première Branche française "Isis", de la publication des ouvrages de Sinnett, *Le Monde occulte, Le Bouddhisme ésotérique.* Des échos de la presse quotidienne française, Le *Rappel,* Le *Temps, le Paris,* le *Journal des débats,* sont retransmis sur tous ces événements et publications.

Une dissension éclate entre Papus, collaborateur du Lotus et Gaboriau son directeur. Ce dernier s'est permis d'annoter de façon contradictoire l'article de Papus sur l'œuvre de Saint-Yves d'Alveydre, et ceci sans le prévenir. Gaboriau doit renoncer à la direction et à la diffusion du *Lotus*.

C'est grâce à la comtesse d'Adhémar qui propose son aide financière et ses compétences que *La Revue théosophique française* paraît de Mars 1889 à Mars 1890, date à laquelle cette théosophe, partant à l'étranger, doit abandonner toute activité en France. Arthur Arnould, publiciste et romancier, accepte alors de reprendre la direction de la diffusion, dès Mars 1890. Il lui donne son nouveau titre : Le Lotus bleu, revue qui paraît encore aujourd'hui. Dominique Albert Courmes quitte la marine pour prendre sa retraite en 1896, il va assurer la direction du *Lotus bleu* jusqu'en 1914. Gaston Revel en reprendra la direction.

Des conférences théosophiques sont assurées dans quelques salons parisiens, celui de Madame d'Adhémar, de lady Caithness, de D. A. Courmes, puis devant le nombre d'intéressés, elles ont lieu dans diverses salles de la capitale.

Annie Besant, en 1894, présente les "Doctrines théosophiques" salle de l'Institut Rudy, rue Royale ; en 1897, elle évoque "La Théosophie et les problèmes de la vie", dans la salle des Sociétés Savantes, et, en 1905, la même Annie Besant aborde le "Problème de la destinée", salle de la Société de géographie.

Dans la salle Marigny, rue des Mathurins, Dominique Albert Courmes résume, en 1897, "De la Théosophie et de ses enseignements" et Constance Wachmeister, en 1899, se penche sur "La Mort et l'au-delà selon la donnée théosophique. En 1898, le théosophe Chatterji s'exprime sur la "Religion au point de vue scientifique", salle La Bodinière rue des Mathurins.

La diffusion des idées théosophiques permet aux groupes, ou Branches, de se former et de se développer. Un premier groupe de théosophes s'était réuni, au sein de la Société Scientifique d'Études Psychologiques. Cette dernière se disperse, en 1883, les intéressés

rejoignent la Société théosophique d'Orient et d'Occident de lady Caithness. Déçus par le peu d'études sérieuses, ils forment, en 1887, la première branche française "Isis", dissoute à la suite du conflit Papus-Gaboriau.

Une branche "Hermès" prend sa suite, connaît le même sort que la précédente à la suite d'une nouvelle dissension avec Papus qui, préférant rester dans la mouvance judéo-chrétienne, lance sa propre revue l'Initiation, forme une Société d'Études ésotériques, quitte la branche en 1890. Le théosophe Arthur Arnould regroupe les théosophes parisiens et anime la branche "Ananta". Diverses branches se forment à Marseille avec le baron Spedalieri, à Lyon, à Grenoble, à Nice, à Toulon. La Section française théosophique, formée de sept branches, est alors reconnue en 1899, par la Société d'Adyar.

III- La Société théosophique de France



Un premier congrès théosophique se tient, à Paris, lors de l'Exposition Universelle de 1900. La publication d'ouvrages théosophiques en langue française augmente, se diversifie, parmi lesquelles, la traduction d'*Isis unveiled,* en 1913.

Les conférences se multiplient. La Presse quotidienne, comme précédemment lors des premières conférences, rend compte de l'importance de ce nouveau Mouvement d'idées, s'étonne de l'intérêt qu'il suscite auprès d'un vaste public. La Section française théosophique devient Société théosophique de France, en 1908[10].

[10] *Journal officiel, 14/11/1908, p. 7747, rubrique "Annonces".*

A côté de la *Revue théosophique française*, un bulletin trimestriel paraît de 1908 à fin 1913 : *Les Annales théosophiques* se proposent de reprendre les meilleures conférences, ou des travaux originaux, permettant aux intéressés d'approfondir les thèmes exposés. Un *Bulletin théosophique* établit un lien entre les membres de la Section et paraît dès janvier 1900. Il renseigne sur la marche de la Société, des cours qui sont proposés, du développement des branches en France. Deux journaux théosophiques vont davantage concerner l'actualité : *Le Théosophe* "s'attache à appliquer les doctrines théosophiques aux questions traitées par la presse quotidienne". De 1909 à 1917 il commente l'actualité. Il est le seul à proposer, parmi ces publications, quelques encarts publicitaires. Pendant la Première Guerre mondiale, *Kouroukchétra,* le journal théosophique des tran-chées, s'adresse aux théosophes qui combattent sur le front. Beau-coup d'articles sont assurés par ces soldats du Front. Il paraît deux fois par mois. Le premier numéro sort à l'automne 1916 et laissera la place en février 1919 au *Message théosophique et social.*

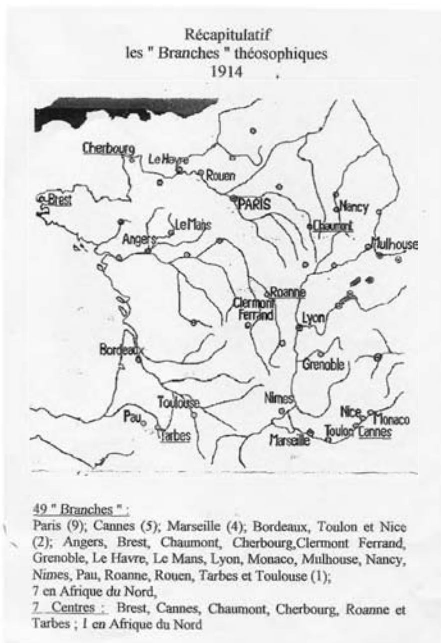
En juin 1911, Annie Besant intervient dans le Grand amphithéâtre de la Sorbonne. Elle rappelle "Le Message de Giordano [11]", devant un parterre de curieux, d'intéressés et de nombreuses personnalités, et le transpose "au monde contemporain". Quelques quotidiens s'étonnent d'entendre parler de religion dans une Université qui relève d'un État, fier d'avoir séparé les Églises et L'État. Des journalistes admirent son aisance, son éloquence, d'autres s'inquiètent de ses propos sur les religions orientales, sur le christianisme ésotérique, de ses explications à propos de ces notions peu connues des Français, que sont le karma ou la réincarnation.

Pas moins de soixante villes françaises ont leur branche théosophique, ou leur centre, à la veille de la Première Guerre mondiale. Toulon, Nice, Marseille et jusqu'à la frontière suisse, Genève, accueillent Annie Besant, attendent ses interventions.

Les théosophes s'investissent dans diverses associations ou ligues, les unes en faveur de la Paix, d'autres en faveur du féminisme. Certains

[11] *Giordano Bruno (1548-1600), défenseur de la thèse copernicienne, brûlé sur le Campo dei Fiori en 1600.*

se préoccupent de la défense des animaux, d'autres militent en faveur de "l'hygiénisme", très en vogue à cette époque. Quelques femmes soutiennent la méthode éducative de la doctoresse italienne Montessori, mise en pratique à Paris, dans une petite école de la rue du général Tripier.



Au début de la Grande Guerre, le quartier général de la Société, Square Rapp, accueille des réfugiés.

La théosophe, Marie Bermond, se préoccupe de ceux qui, sur le front, combattent dans des conditions extrêmement difficiles. C'est elle qui va assurer le lancement, la publication et la diffusion du *Journal théosophique des tranchées, Kouroukchétra.*

Ce rayonnement inquiète les autorités religieuses. Un jésuite, Léonce de Grandmaison, est agacé par un article de Pierre Loti, publié dans la *Revue des deux Mondes* [12]. Le nouvel académicien raconte la vie de ces "sages", ces théosophes qui vivent, travaillent aux Indes et dont les idées se répandent dans le monde entier. Il avertit les catholiques que ces doctrines sont incompatibles avec la doctrine de L'Église [13]. Son intervention, ses remarques, son

---

[12] Pierre Loti, "Les théosophes de Madras", "La maison des ages", Revue des deux Mondes, Février 1903.

[13] Léonce de Grandmaison, "Le lotus bleu", Études, Février et Mars 1905, "La Nouvelle théosophie", Études, Décembre 1914 et Mai 1915. Il est aussi l'auteur d'articles sur ce sujet dans Les Nouvelles religieuses, et de la rubrique "théosophie" du Dictionnaire d'apologétique de la foi chrétienne, en 1928.

inquiétude sont reprises par des membres de sa compagnie, en Allemagne, en Italie, en Angleterre. À l'Institut catholique de Paris, deux conférences anti-théosophiques sont données en 1912, dix cours, sur la dangereuse théosophie d'Hélène Blavatsky, sont assurés en 1917, dans le cadre de l'histoire religieuse. Des entrefilets publiés dans l'hebdomadaire, *L'Ami du Clergé,* préviennent les curés de paroisse des dangers que font courir cette Société et ses enseignements auprès de *personnes fragiles.*

À la lumière de divers documents, il est permis d'avancer que les jésuites ont alerté la congrégation de la Foi, à Rome, sur l'existence de cette Société ressentie comme une menace. Un décret romain est pris, publié, et diffusé en 1919. Il interdit aux catholiques de lire revues et ouvrages théosophiques, d'assister à des conférences exposant les idées théosophiques et d'adhérer à ladite Société théosophique [14]. Cette interdiction romaine est largement diffusée dans la presse catholique. Quelques paroisses organisent des conférences sur la dangerosité des enseignements théosophiques, leur interdiction par Rome. Le décret ne semble pas atteindre le développement de la Société ; le congrès théosophique de 1921, tenu à Paris fait la "Une" de la presse.

Par contre, deux ans plus tard, en 1921, René Guénon "joue au Docteur de la loi [15]", avec le *Théosophisme, Histoire d'une pseudo religion,* et va faire un tort certain au Mouvement. Cet ouvrage qu'Antoine Faivre qualifie "d'ouvrage de démolition[16]", est la seule référence donnée et connue dès qu'il s'agit de la Société théosophique d'Hélène Blavatsky. On peut s'étonner de lire une telle attaque alors que René Guénon, comme Hélène Blavatsky, constatant la décadence de la pensée occidentale étouffée par des dogmes ou par le matérialisme et le positivisme, ouvrait la possibilité de l'éclairer par la pensée orientale. Qu'il s'en soit pris de façon aussi négative, avec une volonté aussi déterminée d'éloigner les intéressés de ce qu'il appelait "une erreur dangereuse pour la mentalité contemporaine", entraîne de nombreuses interrogations. Que René Guénon

[14] *"De Theosophismo", Acta Apostolicae Sedis, Année XI, volume XI, 1er août 1919, p. 317.*
[15] *Pierre A. Riffard, L'Esotérisme, Qu'est-ce que l'ésotérisme ? Anthologie de l'ésotérisme occidental. Paris, Robert Laffont, Bouquins, 1990, édition 2002, p. 109.*
[16] *Antoine Faivre, "Théosophie", Dictionnaire critique de théologie, Jean-Yves Lacoste dir. Paris P.U.F. 1998.*

n'ait pas été d'accord sur certains points avec les idées d'Hélène Blavatsky, cela peut se concevoir aisément. Devant le nombre élevé d'erreurs, certaines élaborées par des hypothèses sans preuves, devant la seule référence à des documents en défaveur de la Société, la référence de cet ouvrage est sujette à caution.

CONCLUSION

Cet aperçu, très rapide, de l'histoire du Mouvement théosophique en France, permet de dégager quelques remarques sur le fait qu'Hélène Blavatsky a dérangé des mondes divers, sûrs de leurs croyances, peu désireux de remettre en question des conceptions bien ancrées.

En premier lieu, les spirites n'ont pas apprécié la remise en ques-tion de la doctrine d'Allan Kardec sur la communication des esprits désincarnés avec les vivants. Même si Dominique Albert Courmes a estimé que ces nouvelles idées venaient compléter la doctrine du "Maître", la plupart des spirites ne tiennent pas à discuter ce qui leur a été enseigné et auquel ils croient.

En proposant les textes sacrés des philosophies orientales, Hélène Blavatsky dérange les ésotéristes qui s'en tenaient aux sources judeo-chrétiennes. Les principes fondamentaux des religions orientales sont peu ou mal connus, les rites religieux sont assimilés à des superstitions, la philosophie orientale est ignorée ou considérée comme nihiliste, les divers textes sacrés orientaux ne sont pas ad-mis au catalogue des références de comparaison.
En matière d'occultisme, Hélène Blavatsky estime que tout est dans la nature. Le mystérieux, l'inexplicable, ne doivent rien, à ses yeux, au surnaturel, encore moins au miracle. Elle propose donc d'observer la nature, nature qui recèle une parcelle de divin et qui a ses lois. Elle ne souhaitait pas non plus divulguer, "à tout va", les moyens d'acquérir des pouvoirs occultes. Elle redoutait qu'un mauvais usage soit fait de la magie qui pouvait se révéler "noire", chez quelques personnes malintentionnées.

Elle a dérangé aussi les autorités catholiques. Hélène Blavatsky encourage l'étude des religions et leur comparaison dans leurs élé-

ments fondamentaux. A ses yeux, aucune religion ne détient la vérité. La "Théosophie sagesse" est, pour elle, la Vérité, source de parcelles de vérités exprimées par les diverses religions existantes. Pas d'enfer ni de purgatoire, pas de Christ sauveur, chez elle. Se rapprochant des principes orientaux, elle propose de préférence, la responsabilité individuelle, assumée par le karma et la réincarnation.

En dernier lieu, c'est une femme qui s'est permis d'intervenir sur des questions généralement réservées aux hommes. Plutôt caricaturée par les journalistes, elle est, en effet, peu gracieuse, a un caractère fort, détient des pouvoirs occultes, peu compris de ses contemporains. Peu au fait de ces questions, ils assimilent les pouvoirs occultes à des dons de sorcière. Elle défend les religions orientales alors que des missionnaires protestants tentent de convertir les indigènes indous au christianisme. Se moquer a été facile pour ces publicistes. Ils réfutent, sans preuves, les premiers voyages d'Hélène Blavatsky aux Indes, idée reprise, alors, indéfiniment par tout auteur qui écrit sur cette Société ou sa fondatrice. Comment croire une femme qui prétend avoir été dans les montagnes de l'Himalaya, auprès de yogis ? Comment faire confiance à une femme qui a quitté son mari, et mené une vie d'études, d'observations, une femme, auteur d'ouvrages traitant de questions métaphysiques ? Ce n'était pas "dans l'air du temps".

Des informations jamais vérifiées, sont reprises par divers auteurs dès la fin du XIXe siècle et en particulier plus tard, par René Guénon. Pour des raisons personnelles, ce dernier a présenté de façon tout à fait négative le Mouvement, ses responsables, les idées diffusées par la Société. Son objectif était le même qu'Hélène Blavatsky. Ils souhaitaient que la pensée orientale soit mieux connue, qu'elle puisse avoir une influence bénéfique sur une pensée occidentale, "en crise" ou qui "se desséchait", selon certains.

Le Mouvement théosophique a recruté de nombreux spirites, devenus théosophes, ce que ne leur a pas pardonné certains kardéciens. Les enseignements d'Hélène Blavatsky ont attiré des libres penseurs, des adeptes de la maçonnerie, et bien d'autres, tous intéressés par les questions métaphysiques, occultistes ou ésotéristes. Ce Mouvement a rayonné au début du XXe siècle, il existe encore aujourd'hui.

Éclairage furtif sur LE MIROIR de La nuit de Walpurgis, de Gustav Meyrink

Par Christine TOURNER

Gustav Meyrink (Vienne, 1868 - 1932) est un écrivain hors de toute classification, car il est tout ensemble romancier, poète (il était un ami de Rilke) et ésotériste, imprégné de maintes traditions, qu'il s'agisse de l'Orient avec le bouddhisme, le taoïsme et l'hindouisme, que de l'Occident avec la kabbale et la théosophie.

Il sait, avec talent, nous placer dans l'essentiel où la dualité visible/invisible, rationnel/irrationnel, réalité/imaginaire, banal/fantastique, corps/esprit, est abolie, où la conscience n'est plus emprisonnée dans le monde des apparences, mais participe de l'éternel illimité.

Dans toute son œuvre, il laisse transparaître que la vérité se trouve en chacun de nous et que le vrai maître est intérieur. C'était un "voyant", doté de "pouvoirs" évidents, mais ce n'est pas le sujet d'en décrire ici les multiples manifestations. Il fut sauvé du suicide par la lecture de nombreux ouvrages ésotériques, et sa fascination pour Prague est directement liée au fait que le peuple tchèque est un peuple de sorciers.

Il fréquente les cercles ésotériques de Vienne, Munich et Prague, où il est membre de la loge théosophique "L'Etoile bleue" (il connaissait Annie Besant), tout en se méfiant de l'occultisme, du spiritisme et de la magie - tant à la mode à cette époque - qu'il différencie constamment du mysticisme. Il va surtout développer sa pratique du yoga et sa connaissance de l'alchimie.

Les œuvres de Meyrink sont nombreuses et Prague en est le centre. Parmi elles :

- **Le Golem** est celle qui est la plus connue du grand public (1915)
- **Le visage vert** imprégné de yoguisme (1916)
- **Le dominicain blanc,** marqué par le taoïsme (1921)
- **L'ange à la fenêtre d'occident,** scellé de tantrisme et d'alchimie (1927)
- **Histoires fantastiques** (1902-1931)
- **Au seuil de l'au-delà**
- **Histoires de faiseurs d'or**

La nuit de Walpurgis fut publiée en 1917 à Leipzig, donc pendant la guerre de 14-18. Comme le dit Raymond Abello, dans sa préface de 1988,

"...la date est cruciale. La révolution bolchévique allait triompher en Russie, la civilisation chrétienne changeait de cours, une ère nouvelle commençait dans l'histoire du monde."
Le ton de l'œuvre est humoristique, satirique et imagé. La lecture s'en fait, comme dans tous les écrits de Meyrink, à différents degrés car, avec cet auteur, nous ne sommes pas dans l'humain mais dans le "supra-humain", selon l'expression de René Guénon.

LA NUIT DE WALPURGIS

Le "roman", dont le thème central est la possession, comprend des personnages qu'il n'est pas anodin d'énumérer avant d'étudier, plus loin, plus particulièrement, le chapitre intitulé "Le Miroir".

Nous y trouvons :

- **Thaddée Flugbeil** ("La hache qui vole"), médecin de la cour, le héros témoin, surnommé "Le Pingouin" car il semble posséder des ailes atrophiées. Nous verrons, à la fin de l'œuvre, qu'il parviendra, grâce à l'initiation, à déployer ses ailes.
- **Liesel,** la bohémienne, ancienne prostituée, emplie d'amour pour le médecin, tombée de la lumière dans les ténèbres, mais qui sera l'élément clé de la rédemption de Thaddée, et qui réintègrera elle-même la Lumière.
- **Zrcadlo** ("Miroir" en tchèque), le somnambule, mime, caméléon, canal entre les mondes, catalyseur et cristallisateur des désirs de chacun, dans lequel ils se reflètent.
- **La comtesse Zahradka,** vieille femme cruelle, "au nez en bec d'aigle", qui confond le passé et le présent.
- **Ottokar,** l'étudiant qui jouera la parodie de couronnement royal et représente l'espoir d'une foule habitée par un désir insensé et inaccessible. Il est le fils adoptif du Gardien de la Tour de la Faim, au Hradshin, **Vondrejc,** ancien combattant, marié à une femme paralytique.
- **Polyxena,** belle jeune femme, amoureuse d'Ottokar, qui s'identifie à son aïeule portant le même prénom, et impuissante devant le déroulement des événements.

D'autres personnages tels **Stéphane Brabetz,** détective privé grotesque et perfide, maître chanteur, "comme tous ceux d'en bas" à Prague ; le

baron à moitié fou, **Constantin Elsenwanger,** qui ressemble à un lapin avec sa serviette nouée autour du cou ; le conseiller **Gaspard von Schirnding,** "vif comme une belette".
Enfin, des personnages apparemment secondaires mais, en réalité, essentiels sur la route initiatique de Thaddée : Bozena, la femme de chambre déguenillée ; **Wenceslas,** le cocher de Flugbeil ; et surtout **Ladislas,** le fidèle serviteur.
La comparaison des héros de l'histoire avec des animaux est récurrente. D'ailleurs ceux-ci ont un nom, qu'il s'agisse du chien ou du cheval !

*
* *

Dès les premières pages, les personnages sont présentés, la plupart dans leur ressemblance avec des animaux. Et de tous s'effarer quand le Conseiller informe qu'il est **"descendu"** dans le **"Monde"**, qu'il a **"passé le pont"** conduisant à Prague.

Dans le premier chapitre qui inaugure l'œuvre et qui porte son nom, apparaît l'acteur ZRCADLO - tel un éclair dans la nuit - sur la crête du mur d'enceinte de la propriété, séparée de l'"autre monde". Il est donc immédiatement considéré comme celui qui constitue **le lien entre deux univers,** celui d'en haut et celui d'en bas. Il "tombe" dans celui d'en haut alors qu'il vient de celui d'en bas, provoquant la même panique que doit produire un bâton dans une fourmilière. C'est l'ancien monde, mort vivant, étriqué, statique, engourdi, frileux, figé dans sa galerie de portraits, que le mime réveille, ravivant ainsi une lointaine scène identique où l'intrusion s'était soldée par la mort. Le temps n'étant qu'un leurre, tout semble recommencer.
L'hôtesse de Zrcadlo "en bas" est une ancienne hétaïre qui habite la "rue des Morts" ! Ironie qu'une "fille de joie" habite dans une telle rue et héberge un "miroir" révélateur. Lors de la "chute" du somnambule, le médecin Flugbeil, lui-même mort-vivant, a l'impression de l'avoir déjà vu quelque part, et l'on comprend déjà que la métamorphose a commencé et qu'un papillon devra nécessairement, à la fin de l'œuvre, sortir de la chrysalide.
Le deuxième chapitre, intitulé "LE NOUVEAU MONDE", est consacré à Flugbeil, l'initiable, mal à l'aise face à la nuit de Walpurgis le 30 avril. Quand le médecin utilise son télescope pour regarder dans la ville, c'est

immédiatement, et intrusivement, le visage de Liesel, son ancienne amante, la bohémienne qui va incarner le **principe féminin,** qui apparaît dans son omniprésence... puis il voit une mère et son enfant mort : avant goût de la Mort en marche. Son égoïsme fondamental lui fait immédiatement changer d'angle car un voyeur ne veut voir que ce qui lui convient et qui ne bouscule pas son confort intellectuel et psychique.

Il retrouve Liesel dans la rue du **"Nouveau Monde"**, dans les parfums et les senteurs du printemps, laissant augurer que quelque chose a commencé à se jouer qui va modifier ceux qui vont être emportés par le courant novateur. Vie et mort sont les éternelles rivales dans l'impermanence des êtres incarnés, et quand Liesel esquisse quelques pas, Thaddée l'interprète comme une **danse macabre** où la vieille sorcière a remplacé les traits de la jeunesse et de la beauté, *"dans la tombe invisible du temps"*, pense-t-il. Et, comme en écho, elle lui dira, parlant de sa déchéance ; **...ceux qui ne sont jamais tombés de la lumière dans les ténèbres ne peuvent pas (...) comprendre"**. Elle va préférer considérer Zrcadlo comme fou pour se rassurer : ce que l'on ne comprend pas n'existe pas ou n'est que folie.

Ottokar, élève de violon au conservatoire, connaît Liesel qui va lui prédire l'avenir. Tandis que le nom de Jean Ziska est lancé, elle prévient l'étudiant contre une femme et lui dit qu'il veut être "empereur du monde". La survenue impromptue et rapide du détective accentue l'impression que des forces en gestation menacent. **"A la fin, c'est aux fous qu'appartient le monde"**, dit-elle, ajoutant qu'il suffit de penser qu'on peut être quelqu'un pour le devenir.

Ottokar joue pour la comtesse, la musique l'emportant vers des pensées/sensations de beauté et d'amour. L'harmonie des sons permet d'échapper à la non harmonie de ce qu'on nomme la réalité, pour un imaginaire qui n'est pas davantage réel que cette dite réalité même. Et il se trouve que son rêve prend consistance en Polyxena, la jeune fille **hantée par son double** sadique représenté sur un tableau. Le monde n'est que vrai faux, semblant, duperie, illusion. La seule vérité tangible est celle qu'on a en soi. Amour et haine ne sont que les deux aspects de cette même apparence.

Le rendez-vous dans LA TOUR DE LA FAIM (qui porte bien son nom) est celui de la Vie avec la Mort, du présent et du passé, du portrait ancien et

de la femme de chair actuelle, du merveilleux et de l'horreur. Ottokar se dit à lui-même, tandis qu'il attend Polyxena, dans une angoisse quasi intolérable, où doute et espérance alternent en un balancier de folie et de possession : *"La vie est un cachot sans lumière et sans air"*.

*
* *

LE MIROIR

Flugbeil découvre des **colonnes vides** dans le journal, ce qui est troublant car une page blanche s'angoisse d'elle-même. Et, comme en écho, von Schirnding lui dit que : *"mieux vaut être ignorant que malheureux"*. Il se rend alors dans l'auberge où un MIROIR va accaparer toute son attention. Il note tout d'abord l'inversion de la réalité dans ce miroir, ce qui l'amène à penser que tout est ainsi dans la vie. Eteindre la lampe ne permet que d'appréhender des portions fluctuantes d'objets ; seule la lumière révèle la réalité à la conscience, car l'obscurité fait confondre le passé et le présent et occulte le temps et la mort, tandis que la jeunesse, en pleine clarté, dévore la vie à pleines dents, toute à ses certitudes, ses appétits, son dandysme et son insouciance frivole.

Et voilà que Zrcadlo apparaît au milieu de la beuverie (racontée avec beaucoup d'humour sarcastique par Meyrink), provoquant la peur, comme si la Mort surgissait dans la fête, comme si la Vérité surgissait au milieu du mensonge.
Toute la scène va être observée uniquement dans le miroir. Un homme mûr qui y regarde se décompose et s'écroule, comme foudroyé, au milieu des miasmes du banquet. Le médecin demeure tétanisé et rallume la lampe, auparavant éteinte, pour se trouver face à Zrcadlo *("dans sa toge noire, on eût dit un pan d'obscurité oublié par la lumière")*, parfaitement immobile, et bien réel. Ses questions demeurent sans réponse : l'acteur est somnambule, il est là sans être là. Réflexe de médecin, Flugbeil lui prend son pouls filant et l'interpelle avec force, provoquant le retour de Zrcadlo à la vie, de façon cette fois excessive avec le cœur qui bat deux fois trop vite : l'image de la mort hideuse devient image de vie douce. Hébété, le médecin découvre dans le mime son propre visage tel que reflété, quand il était petit, dans une assiette d'argent. Le présent fané et coupable est illuminé par le passé innocent.

Et le *"Que suis-je ?"* arrive en toute logique. En effet, **qui est "je"** ? Question tout ensemble grave et enfantine, à laquelle nul ne peut répondre, ni les autres, ni soi-même. Nous n'avons jamais qu'une image, une idée factice, un idéal illusoire de nous-mêmes. Et cet illusoire nous maintient éloignés de nous-mêmes, étrangers à notre propre sens. Présent et passé se fondent, se confondent, n'ayant pas plus d'existence que le futur. **Seule l'âme est réelle,** omniprésente, plaque photographique de notre incarnation, où se condensent tous nos actes, toutes nos pensées, toutes nos émotions, et dont nous sommes si souvent décalés, perdus que nous sommes dans nos rêves que nous prenons pour la réalité. Cela rappelle le Portrait de Dorian Gray où l'image demeure jeune et lisse tandis que le temps s'écoule, alors que l'homme s'est perdu dans le stupre et le crime, n'étant plus, en réalité, que pourriture.

La surdité est ce qui affecte le plus l'homme qui ne veut pas entendre, s'entendre, dérangé qu'il est par sa propre turpitude. Alors, être dans le déni le rassure mais l'éloigne encore davantage de son être véritable, de son propre "je suis". (Jésus disait : *"Que celui qui entend entende"*). Et le "fou" s'adresse au médecin, comme le fou d'antan s'adressait à son roi, représentant l'innocence perdue depuis si longtemps, mais aussi la conscience. (Tel est le sens du *"Si vous ne devenez pas des petits enfants..."*). Seule la conscience de ce qui est, de ce que je suis, peut procurer la jubilation de la légèreté, car la reconnaissance et l'acceptation de ses propres insuffisances, sans culpabilité névrotique et paralysante, ne peut qu'être libération intérieure, distanciation de soi à moi, c'est-à-dire source de joie qui repousse les ténèbres intérieures : *"Même la joie impure est plus proche de la lumière qu'une triste et sombre gravité"* (p. 101).

Nous sommes tous des miroirs, les miroirs du monde, mais surtout les miroirs de nous-mêmes. Si le tan s'effrite, le reflet disparaît ; si nous sommes trop sombres, le miroir ne peut refléter qu'une image floue et imperceptible. Si la vraie vie nous quitte - ou du moins s'atténue - nous devenons le lieu d'autres entités, plus ou moins obscures, de fantômes que nous créons ; nous ne nous appartenons plus, nous n'appartenons plus au divin. Notre moi s'occulte et nous croyons vivre alors que nous ne sommes plus que des zombies, morts vivants inconscients de leur état, des ombres qui n'irradient pas la lumière.
N'attribuons pas aux autres notre absence de joie, mais seulement à nous-mêmes. (*"Je jubile dans mes tribulations"*, fait-on dire à Marie). Et

ces êtres, victimes de tortures, d'humiliations, d'emprisonnement durant de très longues années, qui continuent de sourire sur leur joie essentielle authentique, profonde et totale ! Car, en elle, nul calcul, nulle arrière-pensée, nulle hésitation, nul doute, nulle faille. Elle est hors de la durée et du lieu, elle est hors des normes terrestres ordinaires. Elle ne nous appartient pas mais nous habite. S'il y a convoitise, il n'y a pas joie mais simple plaisir. Posséder n'apporte pas la joie : celle-ci n'apparaît que dans l'abandon à ce qui est, à ce qui est essentiel et non existentiel.

L'homme porte toutes sortes de **masques interchangeables** selon les circonstances. Il se croit aussi à l'abri des autres et du monde - tout en en ayant peur - se persuadant également qu'il est à l'abri de lui-même, bien qu'il n'en soit pas vraiment convaincu. En fait, il se perd dans le labyrinthe de ses ratiocinations, de ses justifications, et se décale progressivement de son essence. Son existence n'est qu'un leurre d'acteur qui joue différents rôles auxquels il finit par s'identifier parce qu'il n'a plus que cela pour justifier son apparent état de vivant qui ne l'est plus depuis longtemps.

Les projections mutuelles font que nous vivons dans nos leurres respectifs, attribuant à l'autre, au destin, à l'éducation, aux événements, voire à Dieu même, nos propres insuffisances, afin de nous cacher nos lâchetés, nos mensonges, nos avidités et nos névroses. Jeux de miroirs qui nous conduisent dans des culs de sacs successifs comme dans une attraction de fête foraine. Nous nous perdons tous en croyant nous trouver chez les autres. Ce que nous faisons aux autres, ce n'est pas seulement à Dieu que nous le faisons, mais déjà à nous-mêmes. Nous nous attribuons une importance psychologique et sociale et croyons exister à travers notre corps, notre mental et nos sensations, alors que ceux-ci ne sont que les véhicules de notre âme.
Prendre l'objet pour le sujet est le drame de l'homme.
Attribuer de l'importance et de la densité au factuel, à l'impermanent, à l'illusoire, est le drame de l'homme.
Croire que le "je" a une existence propre, indépendante et omnipotente, est le drame de l'homme.

Zrcadlo dit à Flugbeil que s'il est en face de lui (en réalité, en lui) c'est que c'est le moment juste pour la rencontre. Nous savons tous, en effet, que c'est lorsque le "disciple" est prêt que le "maître" arrive. Et voilà que

celui qui parle à travers le somnambule se dit "Mandchou", "vivant" dans l'Empire du Milieu. Pourquoi ? Pour signifier qu'il n'y a pas de centre ni de périphérie, que la Vérité est accessible partout et à tout moment, parce qu'elle est universelle, spirituelle, intemporelle, éternelle et infinie. **Nous sommes tous centre et périphérie,** quoique nous fassions et où que nous allions. Seule notre subjectivité égotique nous fait croire à l'importance du "moi personnellement je", ombilic fantasmé du monde. Plus on s'en gargarise, plus on se perd soi-même. Mais aussi, plus on "se fait" humble, plus on accroît l'orgueil en soi, car la fausse humilité entraîne, en réalité, hypocrisie, frustrations, masochisme, amertume, rancœur. L'orgueil, qui oblitère notre essence divine, ne peut être combattu que par la simplicité d'être qui dissout la peur, peur de l'autre et peur de soi-même.

Ce n'est pas Dieu qui institue le mal, mais c'est nous, par nos comportements autodestructeurs, **c'est nous qui induisons tous nos "péchés".** Et la juxtaposition de toute cette négativité du monde ouvre une brèche béante dans l'invisible, laissant la place libre aux vampires du bas astral, qui utilisent alors les hommes comme des outils de destruction mutuelle (nous le verrons dans les derniers chapitres), faisant d'eux les jouets de leurs pulsions, entretenant leurs sentiments de vivre leur vie alors que seule la plénitude de l'âme immuable est source de bonheur.

La nuit de Walpurgis est une de ces failles qui accélèrent la rencontre entre le visible et l'invisible. S'y engouffrent toutes sortes de fantômes suceurs de l'énergie humaine. Mais l'acteur caméléon dit que ces nuits ne sont pas seulement terrestres mais cosmiques, que les **déchirures entre les différents plans de l'univers** se font à d'autres échelles spatio-temporelles. L'acteur annonce, en termes apocalyptiques et eschatologiques, qu'une de ces nuits cosmiques est imminente.

N'oublions pas que Meyrink écrit cet ouvrage en 1917, en pleine guerre, certes, mais sa vision annonce l'horreur de la guerre suivante, du nazisme, de l'holocauste, des forces démoniaques se déversant sur l'humanité, de l'horreur planétaire qui s'empare de notre ère de Kali Yuga, mais aussi de la montée des peuples d'Asie. Le feu et le sang se déversent ainsi, par intermittences, avec leur économie sacrificielle nécessaire à l'humanité vivant dans l'incompréhension, afin que celle-ci s'apaise provisoirement, une fois disparus les millions de victimes sacrifiées aux puissances aveugles du Mal. Après de telles nuits, quelques humains, hébétés, peuvent parfois avoir une prise de conscience de l'essentiel, tandis que la

masse des êtres retourne progressivement à son aveuglement. Car **il est une chose que l'homme n'aime pas : c'est être dérangé dans ses certitudes et son confort idéologique restreint.**

L'étroitesse d'être ne mène qu'à une vie chiche, toujours à la recherche que nous sommes d'une autre chose pour nous satisfaire. Pourtant seule la confiance dans le divin nous permet de vivre riches de notre joie intérieure et de notre conscience d'être immensément davantage que notre incarnation relative et transitoire, puisque tout est, non à l'extérieur, mais à l'intérieur de nous. Nous pouvons avoir les ailes d'un ange, comme le disait Sullivan, mais nous ne déployons, tel Flugbeil, le Pingouin, que des moignons, des ailes à peine ébauchées, et encore ! Ne plus penser que nous sommes des anges déchus, déçus, mais que nous pouvons avoir accès à la joie divine si nous acceptons d'être dans l'essentiel.

*
* *

Le chapitre du MIROIR constitue la courroie de transmission entre les chapitres d'avant et ceux d'après du "roman". A partir de cet épisode du reflet et de la projection, nous en apprenons davantage sur Polyxena. Celle-ci a toujours vécu dans le vieillissement et la mort lente des choses et des êtres, la souffrance et le sang exaltés par le christianisme de son enfance. D'où son ressenti compulsionnel que le sang est la jeunesse de la vie, d'où l'identification au portrait de son aïeule du même nom. Cela lui permet d'agir mal sans remords puisque l'auteur des faits est la femme du tableau et non elle (encore une similitude avec le portrait de Dorian Gray). Quand le Tartare lui explique que des êtres comme Zrcadlo peuvent être possédés par d'autres - des morts - pour accomplir ce qu'ils n'ont pu faire de leur vivant, l'idée germe en son esprit que son aïeule peut avoir pris corps en elle. Mais aussi qu'elle-même peut s'insinuer dans un autre, en utilisant l'AWEYSHA, comme elle l'expérimente avec le cocher russe.

Dans le chapitre suivant, celui qui utilise le leitmotiv/slogan de JEAN ZISKA DE TROCNOV, Polyxena découvre, dans la Tour de la Faim, et en se cachant d'eux, Ottokar et tous les révolutionnaires, Zrcadlo étant présent. Quand il intervient, c'est pour une longue harangue affirmant que **nous participons tous de Dieu :** *"Tant que vous croirez n'être que des hommes, séparés de Dieu, et distincts de Dieu, vous demeurerez inchan-*

gés, et le destin dominera sur vous." Si nous ne nous identifions pas à Lui, nous sommes les esclaves de notre destin (c'est précisément le cas de Polyxena) que nous nous contentons de subir. Et le rêve du médecin témoigne que nous sommes également esclaves de notre sexualité et de nos désirs.

L'ADIEU est un passage magnifique. Quand les fantômes du passé de Flugbeil surgissent les uns après les autres, il comprend qu'il a vécu sourd et aveugle. (*"Est-ce ainsi que les hommes vivent ?"*, chantait Aragon), seul et sans amour, incapable de vivre sa vie, incapable d'accepter et de donner l'amour, se retrouvant vide en sa vieillesse, abandonné, conscient de l'inutilité de ses rêves non réalisés. Seule Liesel, la prostituée, est là pour lui, fidèle et aimante. Les domestiques serviles (hormis Ladislas), les faux amis, les nobles apeurés, tous sont partis. Seule la femme considérée comme indigne demeure et s'inquiète pour lui et lui annonce que la folie des émeutiers est en marche. Seul le sang pourra satisfaire la foule aveugle, seul le sang pourra l'apaiser. C'est un phénomène cyclique et planétaire : il faut que régulièrement le bouchon saute pour que le cru suivant soit meilleur... provisoirement !

Le miroir n'est qu'une illusion qui finit par se briser. L'image véritable est au cœur de l'être, imperméable aux modifications du temps car elle subsiste dans la mémoire qui la conserve intacte ou la modifie, inconsciemment, selon son propre affect et ses propres résistances. Le choix de l'image demeure notre apanage car notre mémoire est sélective : à nous de conserver le meilleur ou le pire. Image et choix sont indissociables car ils sont un parti pris de NOTRE réalité et non de LA réalité. Et la subjectivité du temps ne vient que renforcer l'idée de la quasi illusion de nos certitudes et de l'absurdité de croire à l'appréhension objective de notre vie. **L'objectivité n'est qu'un concept et n'existe pas.**

Toute image vient, part, oscille, s'attarde ou fulgure ; rien ne peut être saisi, retenu, tout est mirage. Même une photographie ne conserve qu'un moment éphémère et transitoire qui appartient au passé et ne pourra jamais subsister autrement que comme une image dénuée de profondeur et de sensations, support de souvenirs, "sous-venirs", qui ne sont que des traces d'une histoire qui s'estompe. Nous nous approprions des images qui entrent dans la logique de l'illusion de notre moi, puis nous nous identifions à elles et construisons notre espace/temps intérieur sur

cette base fantomatique en croyant que le "je" est omnipotent et libre : *"...il revêtit encore une fois, d'une certaine manière, tous les divers "moi" qui avaient constitué sa vie."* (le Pingouin).

Et la foule "habitée", "hantée", toujours porteuse de violence aveugle et de mort, exauce les fantasmes des fantômes incarnés dans les mediums : le TAMBOUR DE LUCIFER, fabriqué avec la peau de Zrcadlo, sonne le glas de la raison et permet aux passions d'accomplir leur fonction meurtrière et horriblement purifiante. Car la violence est un écho à la folie de prendre pour réel l'illusoire, et possible l'impossible. La cérémonie du sacre n'est qu'un simulacre, mais tout n'est-il pas simulacre ? Qui édicte les règles ? Qui juge que ceci est plus authentique que cela ? Que ceci est plus régulier que cela ? L'immense théâtre de la vie voit s'agiter des ombres s'étant accaparé un rôle. Mais quelle scène est plus "vraie" qu'une autre ? Tout n'est que conventions, création de normes factuelles et incertaines que l'on prend pour légitimes et perpétuelles.
Le monde est une scène où les êtres adhèrent à leur propre image et ne "fonctionnent" que selon celles-ci et non selon des idées, comme on le croit et l'affirme couramment : nouvelle illusion. **Nous sommes manipulés par nos désirs alors que nous croyons les accomplir.**

Les cycles s'achèvent toujours dans la fièvre tumultueuse des peuples en proie à un délire commun, fluctuant d'amble en une seule entité, comme un ban de poissons ondoyant tous ensemble dans les flots. La foule s'enivre d'elle-même, vampirisée par des forces qui la contrôlent et se jouent d'elle. La mort mène la danse, l'ancien monde s'achève, et le nouveau ne peut naître que dans l'immolation de victimes expiatoires. Une nouvelle respiration, une nouvelle légèreté, peuvent alors succéder à la putréfaction, avant de se heurter à un nouveau miroir, toujours déformant car toujours infidèle, **l'homme prenant l'existence pour l'essence et le littéral pour la vérité.**

Thaddée Flugbeil, lui, parviendra, au seuil de sa mort, à différencier l'apparent dans lequel nous vivons, du réel vers lequel il se dirige tout droit, pour s'y perdre et s'y trouver. **Il peut ainsi passer de l'autre côté du miroir.** Il quitte consciemment les Ténèbres pour la Lumière, déjà "illuminé" par l'amour de Liesel, prostituée magnifique, devenue principe féminin révélateur et rédempteur, qui va permettre au disciple d'accéder à l'état d'initié.

Théorie politique et sociale de Claude de Saint-Martin
Le philosophe inconnu

Par Julien Jay

"L'homme est un esprit tombé de l'ordre divin dans l'ordre naturel et qui tend à remonter à son premier état ; c'est un être spirituel entièrement distinct de la nature quoiqu'il soit combiné et comme fondu avec cette substance hétérogène", telle est l'idée fondamentale d'où Saint-Martin va tirer tous ses principes sur l'association humaine.

Il n'est pas nécessaire d'être avancé dans l'étude de la science occulte pour voir dans ces mots une allusion à la théorie de la chute de l'homme qui est à la base de toute initiation. C'est en effet des principes mêmes de cette science que Claude de Saint-Martin, adepte de la véritable initiation, a tiré les fondements de son système social. L'ignorance de cette vérité ou de la méthode employée a souvent induit en erreur maints critiques ; nous allons essayer de montrer la politique du Philosophe inconnu sous son véritable jour.

L'homme est un esprit tombé de l'ordre divin dans l'ordre naturel. Insister sur cette chute serait sortir du cadre de nos études et cependant il est difficile de voiler le rayon qui doit éclairer tout le système. Nous allons emprunter à Papus le résumé de cette théorie telle qu'elle est exposée dans un livre fort curieux récemment publié.

"L'homme était primitivement à l'état spirituel ; alors les courants divins qui partent de son centre mystérieux pour atteindre la surface avaient libre carrière. Par l'effet de son alliance avec les forces inférieures, l'homme donne naissance dans son être à des courants réactionnels agissant de l'extérieur à l'intérieur à l'encontre des courants divins. C'est alors que chaque molécule spirituelle se doubla de matière et que l'homme, l'origine bi-un, fut divisé en deux spécifications caractérisées par les sexes. Depuis ce malheur, l'Esprit, obscurci par la matière, accomplit lentement son évolution vers l'État primitif. Ce n'est pas sans peine, car les courants extérieurs, réagissant par les sens sur les courants intérieurs, livrent dans l'homme invisible un continuel combat."

Ce résumé doit permettre à tout le monde de nous suivre ; il met en lumière l'état primitif de l'homme, état spirituel ; sa chute puis son évolution lente vers cet état primitif. Engageons donc le lecteur auquel ces théories sembleraient trop abstraites à chercher des éclaircissements dans les ouvrages mêmes de Saint-Martin, et pénétrons au cœur du sujet.

La conséquence du principe que nous venons d'émettre apparaît immédiatement et l'auteur l'expose nettement : *"Si l'homme est esprit, tout ce qui sort de lui doit avoir eu primitivement le caractère de l'esprit ; car c'est une loi à l'abri de toute contestation que tout être quelconque doit offrir des résultats et des productions de sa nature par lesquelles on la puisse évidemment discerner. D'après ce principe non seulement tout ce qui sort de l'homme-esprit doit avoir eu primitivement le caractère de l'esprit, mais en outre, avoir eu encore le caractère d'un esprit ordonné dans toutes ses mesures, attendu que l'agent suprême, dont il ne peut émaner que des êtres qui soient esprits, n'en peut sortir de lui aucun qui n'ait en soi ces sages et éminentes propriétés. Lors donc que l'on voit la pensée de l'homme produire des œuvres et des conceptions puisées tantôt dans un ordre inférieur à l'ordre de l'esprit, tantôt dans les irrégularités de ce même esprit, on peut assurer que ces œuvres et ces conceptions désordonnées tiennent à une altération quelconque et qu'elles ne sont point le produit pur de ses facultés primitives qui ne devaient rien manifester de semblable."*

Rousseau prétendait que la société est née de l'accord réfléchi des volontés humaines ; que le pacte primitif, qui n'est autre chose que la souveraineté du peuple ou la volonté générale substituée à toutes les volontés particulières, a été rompu et qu'il faut au moins le rétablir puisqu'il est impossible de retourner à l'état de nature qui était l'état idéal.

Helvétius prétendait que la société est née de l'instinct de notre conservation physique.

Nous allons voir le cas que Saint-Martin fait de ces théories.

À Rousseau il dit que l'état de nature tel qu'il a imaginé n'a jamais

existé et qu'une œuvre de convention, un pacte semblable à celui qu'on nous représente sous le nom de contrat social, loin d'avoir donné naissance à la société, la suppose déjà établie depuis longtemps et parvenue à un degré de culture très avancé. Il demande un si merveilleux accord dans les volontés, un développement si rare dans les idées et dans les sentiments que si un monument de cette espèce avait pu être fondé, n'importe à quelle époque, il serait impossible, malgré les ravages du temps, qu'il n'eût sur la terre aucune trace de son existence.

À Helvétius il répond qu'on n'a jamais trouvé un peuple ni un gouvernement assez dégradé pour borner son ambition et ses efforts à la satisfaction des besoins de la nature animale ; il n'y en a pas qui n'ait été plus occupé des soins de son honneur ou de sa gloire que de la conservation de sa vie et de son bien-être matériel.

Au milieu de sa chute, l'homme a gardé le souvenir de sa splendeur perdue et rien ne peut lui arracher l'espérance ni lui ôter l'envie de la reconquérir. Il peut, sous l'empire de l'ignorance ou des passions, s'écarter par moments du but qui est placé devant lui, jamais il ne cesse de le poursuivre. *"C'est ainsi qu'un homme tombé dans un précipice commence à gravir à quatre pattes comme les animaux, tandis qu'auparavant il marchait droit sur ses deux pieds comme les autres hommes ; et quoiqu'il se traîne, quoi qu'il tombe même à chaque tentative qu'il fait pour se relever, le but qu'il se propose n'en est pas moins évident."*

Mais, alors, si nous ne trouvons dans notre être inférieur aucun des éléments qu'exige nécessairement une semblable entreprise, *"n'est-il pas plus probable que ce n'est point dans l'ordre humain simple et réduit à lui-même que résident les matériaux de ce vaste édifice"* ?

Le défaut des publicistes, nous dit Saint-Martin, est de vouloir faire dériver l'ordre moral quelconque de la seule région des sensations animales et de nos besoins purement physiques, tandis que dans notre pensée saine et dans notre réflexion bien ordonnée nous sentons que les causes doivent toujours être supérieures aux effets au lieu que, dans l'hypothèse qu'il vient de combattre, ainsi que dans toutes celles de cette classe, les effets seraient de beaucoup supérieurs aux causes.

Analyse-t-il le principe de la souveraineté du peuple, il n'est pas moins catégorique.

Son opinion sur elle est résumée dans cette phrase : *"La souveraineté des peuples est leur impuissance".* Ignorants de la véritable fin de l'homme et des véritables fins de l'univers, ils seraient depuis longtemps broyés si les lois qui se développent avec eux, leurs lois fondamentales et constitutives ne dérivaient pas des lois supérieures de l'éternelle justice : elles sortent de la nature même des choses et c'est précisément ce qui en fait la majesté et la force. *"L'histoire des nations est une sorte de tissu vivant et mobile où se tamise, sans interruption, l'irréfragable et éternelle justice". Qu'on n'objecte pas que la liberté humaine n'existe plus : "l'homme a la liberté de répondre ou de résister aux avances de Dieu qui, dans son amour pour ses créatures, a décidé que ses desseins, quoi qu'elles puissent faire, seraient accomplis".*

Mais, la souveraineté du peuple, c'est la volonté générale, dit Rousseau. Il n'y a pas de volonté générale, dit Saint-Martin, il n'y a que des volontés particulières qui se combattent et dont la plus forte et non la plus juste l'emporte sur les autres. Une volonté générale ne peut se former dans une société corrompue comme la nôtre, divisée par l'intérêt, par les passions et les opinions. Le peuple n'a pas de volonté, pas même une volonté particulière ; il n'a que des passions à l'aide desquelles d'autres que lui le conduisent à leur gré et le ploient à leur dessein. *"Qui ne sait que ce qu'on appelle peuple doit se considérer partout comme l'instrument le plus maniable pour tous ceux qui voudront s'en servir, n'importe dans quel sens ? Il leur est aussi facile de le mouvoir pour faire le mal que pour faire le bien, et l'on peut le comparer à un aiguillon dans la main du pâtre qui l'emploie à son gré pour conduire son bétail où il lui plaît et qui, avec ce même instrument, mène à sa volonté le bœuf au pâturage, au labourage ou à la boucherie !"*

Ne cherchons donc pas plus la volonté générale que la souveraineté du peuple dans le peuple ; la volonté générale n'est pas seulement supérieure, elle est antérieure à toutes les volontés particulières, c'est *"la volonté universelle de l'éternelle sagesse qui embrasse tout".*

Mais, par quels organes cette volonté sera-t-elle donc accomplie sur la terre ? Quel est donc le gouvernement capable d'entrer ainsi dans les voies de la Providence ?

Saint-Martin nous le dit : c'est la théocratie. Plusieurs critiques, monsieur Franck entre autres, privés des premiers principes de la science, dont toute la théorie sociale de Saint-Martin est la pure émanation, ont considéré cette théocratie comme le rêve d'un fanatique religieux ou d'un dictateur. Il nous suffira de mettre sous les yeux du lecteur les termes même dans lesquels ce philosophe exprime son opinion sur le gouvernement, l'État et les prêtres pour écarter à jamais un pareil soupçon.

"Le gouvernement, dit-il, n'est que la partie extérieure du corps social, tandis que l'association considérée dans son objet et dans ses divers caractères, en est la substance. Quelque forme que les peuples emploient pour leur gouvernement, le fond de leur association doit rester le même et avoir toujours le même point de vue... Si le gouvernement n'est que la forme extérieure du corps social et si l'association, considérée dans son but moral, en est la substance et le fond, ce serait de la nature même de cette association que l'on devrait attendre le patron de sa forme, comme la forme d'un arbre dérive essentiellement de la nature de son germe."

La définition qu'il donne de l'État n'est pas moins explicite : *"Tous les monarques de la terre, dit-il, ont dû expier, par la chute du plus grand d'entre eux, un orgueil qui leur est commun ; l'orgueil qui les a persuadés que toute une nation est concentrée dans un homme, tandis qu' c'est à tous les hommes d'un État à s'oublier pour se dévouer et ne se voir que dans la nation."*

Sont-ce là les théories d'un despote ?

L'accusation de fanatisme religieux tombe avec la même facilité. Qu'il me suffise de citer ce passage : *"Quoiqu'il en soit, lorsque je plaide pour le règne théocratique, pris dans sa perfection originelle, je suis loin de me laisser conduire dans cette idée par les maximes vulgaires qui ne regardent la chose religieuse que comme un simple frein politique, qui prétendent qu'il faut une religion aux hommes si*

on veut les contenir et qui ne voient par conséquent dans la chose religieuse qu'un épouvantail que les législateurs font fort bien de montrer au peuple pour l'asservir facilement."

Mais alors, qu'est-ce donc que cette théocratie ? C'est le gouvernement des hommes qui, par le développement de leurs facultés intellectuelles, je dirai même psychiques, ont pénétré les mystères de la nature et sont capables de faire régner ici-bas l'ordre divin. *"Connaissez les lois et les conventions immuables qui sont avant vous, dit Saint-Martin, remplissez-les et alors l'ordre social sera dans la nature".*

L'ordre divin, voilà le mot qui aurait pu donner aux critiques la clef de tout le système s'ils avaint eu les principes de la science occulte.

Faire régner l'ordre divin, c'est appliquer à l'organisation des sociétés humaines la loi du ternaire. Voilà ce que les critiques n'ont pas vu et ce qu'ils ne pouvaient pas voir !

La loi divine, c'est la loi qui régit l'univers comme elle régit l'homme, qui régit le macrocosme formé des trois mondes matériel, intellectuel et divin, comme elle régit le microcosme composé d'un corps, d'une âme et d'un esprit ! *"Une chaîne progressive lie chaque classe voisine d'une autre par une propriété commune, quoique dans ces deux classes contiguës, il y a ait toujours une propriété qui manque à la seconde et qui établisse la différence et la supériorité de la première ; c'est par cette progression suivie de similitudes et de différences que l'unité, ou la vie divine, se lie et s'étend jusqu'aux derniers rameaux des êtres. C'est par cette loi que Dieu est partout, que Dieu est tout, quoique rien ne soit lui excepté lui."*

C'est là l'ordre divin qui doit régir les sociétés humaines, c'est cet ordre qui régnera lorsqu'elles seront fondées sur cette hiérarchie que partout l'on rencontre dans la nature ; lorsqu'elles auront un corps, une âme et un esprit ! Économie, Pouvoir, Autorité !

Voilà ce que Saint-Martin, le philosophe inconnu, entend par théocratie. Est-ce le rêve d'un mystique, d'un dictateur ou d'un fanatique religieux ?

Avouons que nous avons été effrayés par ces mots d'homme spirituel, d'homme-esprit et de théocratie, que nous ne comprenions pas ou que nous traduisions mal.

Saint-Martin a puisé ses connaissances à des sources cachées, ne soyons donc pas étonnés de ne pas pouvoir toujours le suivre dans ses spéculations et suspendons nos jugements. Ces sources, "Le Lotus" et la présente revue "L'Initiation" ont entrepris de nous les faire connaître ; profitons de cette aubaine et étudions. Peut-être comprendrons-nous mieux !

Les recherches des sociétés savantes sur les facultés psychiques de l'homme n'ont-elle pas déjà jeté un jour nouveau sur sa nature et n'est-on pas en droit d'espérer qu'un jour l'existence de l'homme-esprit dont nous parle Saint-Martin sera scientifiquement démontrée ?

La merveilleuse application qu'un éminent occultiste de nos jours, M. le Marquis de Saint-Yves, fait de la loi du ternaire à la sociologie ne jette-elle pas une lumière éclatante sur cette partie de la philosophie ? Lisez La France vraie et dites-moi si vraiment vous trouvez une ombre de mysticisme dans sa synarchie.

Étudions donc, cherchons et puissent nos recherches nous conduire à une synthèse, à une vérité qui nous délivre à jamais de l'anarchie politique dans laquelle nous vivons ; à une vérité qui ouvre enfin les yeux des économistes actuels qui en sont encore à admirer le mécanisme ingénieux de la concurrence ; à une synthèse qui pénètre les socialistes de toutes les écoles, tous ceux qui pensent qu'il est nécessaire, urgent, de modifier les bases de la société, qui les pénètre, dis-je, du plus profond respect pour l'ordre et la hiérarchie sans lesquels rien de durable ne se fondera.



Louis-Claude de SAINT-MARTIN
Le Philosophe Inconnu
(1743 - 1803)



Jean-Baptiste WILLERMOZ
fondateur du Régime Écossais Rectifié
(1730 - 1824)

Les rayons"X" et la radiographie

Par P. Baglis

C'est en 1895 qu'un universitaire allemand du nom de Rœntgen découvrit les propriétés des rayons "X" qui devaient révolutionner la pratique médicale en dépit du scepticisme de certains. On imagine sans peine que Papus, médecin de son état, passionné de photographie et curieux de tout progrès, n'allait pas laisser passer cet événement sans en tirer des réflexions d'ordre philosophique Dans le numéro 6 de mars 1896 de sa revue, Papus réserva de nombreuses pages à cette découverte avec trois articles signés respectivement par lui-même, Sédir et Baglis. C'est ce dernier article que nous vous présentons dans ce numéro dédié aux premières années de notre revue.

On appelle déjà Radiographie les divers procédés qui ont pour but de fixer certaines radiations invisibles à l'œil humain dans son état ordinaire.

C'est le professeur Wilhem Conrad Rœntgen, de l'Université de Wurtzburg, qui a attaché son nom à cette nouvelle classe de phénomènes par la découverte de rayons particuliers dits *rayons X* (X Strahlen) actifs sur les préparations photographiques sensibles, quoique parfaitement invisibles et doués de la singulière propriété de passer sans subir aucune influence à travers des corps réputés jusqu'ici comme absolument opaques à toute radiation.

Et si l'émotion soulevée par cette découverte a été si générale et si profonde, c'est surtout par la manière habile dont elle a été présentée au grand public. On a pu, en effet, grâce à ces énigmatiques rayons X, reproduire le squelette d'une main vivante, on a pu pénétrer les profondeurs d'un corps vivant et on annonce déjà comme chose courante le diagnostic *radiographique,* par conséquent celui des corps étrangers accidentels, des tumeurs et autres superflus morbides, ou physiologiques comme la grossesse.

On s'est dès lors empressé de dire que la photographie de l'invisible était chose faite, que nulle enveloppe, nul mur, nul obstacle ne serait capable d'arrêter l'acuité fouillante et imprimante du nouvel agent, tout cela avec cette exagération enfantine, cette puérile curiosité devant ces *nouveaux phénomènes jouets,* qui sont bien la marque caractéristique de l'âge de notre terrestre humanité.

Nous croyons utile, en conséquence, d'indiquer exactement en quoi consiste la découverte du professeur Rœntgen, de fixer les faits acquis et de fournir des explications suffisantes pour permettre à nos lecteurs de répéter eux-mêmes ces expériences.
Rappelons tout d'abord brièvement les phénomènes qui ont été le point de départ de la radiographie.
Il nous faut remonter jusqu'à l'illustre savant Crookes (qui n'est certainement pas un inconnu pour les occultistes).
Il y a une quinzaine d'années, Crookes annonça qu'il avait découvert un quatrième état de la matière, caractérisé par la liberté presque absolue des molécules *gazeuses* et qu'il désigna sous le nom pittoresque de *matière radiante.* Ce fut en étudiant le passage de l'étincelle électrique dans des milieux gazeux de plus en plus raréfiés que Crookes fut témoin des phénomènes particuliers caractéristiques de l'*état radiant* de la matière. En pratique, on obtient ces manifestations en produisant au moyen de pompes pneumatiques d'une grande perfection un degré très avancé de raréfaction gazeuse dans des tubes de verre spéciaux qui ont d'ailleurs conservé le nom de leur inventeur.
Si donc l'on fait passer dans un de ces tubes une décharge électrique continue, de haute tension telle que la fournit par exemple la bobine de Ruhmkorff, on obtient des phénomènes très brillants de phosphorescence plus ou moins ondulante et stratifiée.
Il semble émaner de la cathode un tube en jet continu de molécules gazeuses rendues libres par l'extrême raréfaction du milieu, qui se précipitent en ligne droite avec une vitesse considérable, produisant par leur force de projection la phosphorescence et plusieurs autres très remarquables phénomènes. Crookes prétendait y voir un véritable *bombardement moléculaire,* mais depuis longtemps les physiciens ont abandonné cette dénomination qui implique trop l'idée de matière radiante dont l'existence est encore en discussion, et ils ont nommé l'agent de ces phénomènes : *rayons cathodiques.*
L'étude des propriétés des rayons cathodiques a été suivie par un certain nombre de savants, en particulier par Monsieur Lénard, élève et préparateur du célèbre physicien Hertz, l'auteur de la découverte des vibrations électriques.
Monsieur Lénard employait un tube ordinaire de Crookes terminé par une calotte de métal épais muni d'une étroite fenêtre hermétiquement close par une mince feuille d'aluminium, métal très perméable aux radiations cathodiques.

Le tube était soigneusement entouré partout ailleurs d'une chemise opaque, de sorte qu'il était, pendant son fonctionnement, parfaitement invisible.
Comme *réactif* des rayons cathodiques, indispensable pour déceler leur présence éventuelle dans l'air autour ou en avant de la fenêtre d'aluminium, monsieur Lénard se servit d'un corps fluorescent, du nom barbare de *pentadécylparatolyacétone.*
Un papier mince trempé dans une solution de ce corps donne en effet une magnifique phosphorescence verte sans résidu quand il subit l'action des rayons cathodiques.
Grâce à cet artifice on reconnut que les rayons se propagent dans l'air en ligne droite, mais en s'y diffusant à peu près comme la lumière dans un liquide trouble ou dans la fumée. L'aimant les dévie et un champ magnétique assez puissant leur fait subir une véritable réfraction. De plus, ils déchargent complètement les corps électrisés malgré même la présence d'isolants ou de la cage protectrice de Faraday.
Mais la caractéristique des rayons cathodiques est leur passage facile au travers d'un grand nombre de substances parfaitement opaques à la lumière. Sur ce point, ils se différencient très nettement des radiations ultraviolettes de la lumière ordinaire.
L'action des rayons cathodiques sur les plaques photographiques, leur *actinisme* est très énergique, et c'est là le meilleur moyen d'observation dont on dispose pour leur étude.
On reconnaît alors qu'ils traversent les corps les plus opaques tels que les métaux, les cartons et le papier noir, tandis qu'ils sont arrêtés par des substances transparentes telles que le quartz. On put aussi constater que ces rayons se propagent d'autant mieux que les milieux qu'ils traversent sont plus raréfiés. De plus, la nature de ces radiations semble varier avec le degré de vide de leur tube producteur. Plus le vide est parfait et plus leur force de projection est considérable. Il y en a de différentes espèces inégalement réfrangibles dans le champ magnétique et on en arrive à la conception d'un véritable *spectre cathodique.*

Il résulte de tout cela et il paraît bien établi que la matière pondérable n'intervient pas dans la production des rayons cathodiques. Comme la lumière, ils sont influencés par la matière gazeuse ou autre, mais ils existent en dehors d'elle, dans ce milieu impondérable, familier aux étudiants de l'occulte, et vaguement entrevu par nos savants modernes sous le nom d'éther.

C'est en répétant ces expériences que le professeur Rœntgen découvrit une autre espèce de radiations en rapport étroit, quant à leur production, avec les rayons cathodiques, mais en différant suffisamment dans leurs effets [1], pour que, dans sa positive et prudente précision, le savant allemand se crût obligé de les appeler rayons X (X Strahlen). Voici un résumé de ses expériences et les indications nécessaires pour reproduire facilement ces phénomènes.

Un tube ou ampoule de Crookes entouré de papier noir est mis en activité au moyen de la décharge continue d'une bobine de Ruhmkorff pouvant donner de 20 à 25 m/m d'étincelle. On place l'ampoule verticalement de façon que la cathode ou électrode négative soit en haut. Au-dessous, 15 centimètres environ, on place la plaque photographique soigneusement enveloppée de papier noir ou plus simplement renfermée dans son châssis habituel. On a l'avantage de cette façon de pouvoir opérer en pleine lumière. C'est sur le châssis, même en dessous de l'ampoule, qu'on disposera les objets qu'on se prépare à radiographier.

L'extrémité arrondie de l'ampoule, opposée à la cathode qui est, lorsque le courant passe, vivement éclairée par la phosphorescence verte nuageuse, révélatrice du vide presque parfait, devient alors, en chacun de ses points extérieurs, la source d'un rayonnement spécial invisible qui se propage dans toutes les directions jusqu'à près de deux mètres du tube. Ces rayons, qui sont les véritables rayons X, développent une vive phosphorescence sur les papiers préparés et ont une action très marquée sur les plaques photographiques.

Cette action a lieu à travers un grand nombre de substances, tandis que d'autres opposent un obstacle presque absolu.

Des expériences faites on peut conclure que le papier même sans forte épaisseur, le bois, le carton, le cuir, la peau et les muscles, l'aluminium, l'argent, la gélatine, le celluloïd, l'étain, etc. sont traversés très facilement par les rayons X tandis que le quartz, le verre, la porcelaine, la platine, le mercure, le laiton, le zinc sont des plus opaques. Si donc on place entre l'ampoule et le châssis contenant la plaque photographique un objet formé de substances opaques renfermé dans une enveloppe de bois, de papier, de cuir ou d'aluminium, et qu'on mette le tube en activité pendant un temps convenable (de

---

[1] *La principale différence est que le champ magnétique est sans aucune action sur ces nouvelles radiations.*

vingt à trente minutes), il se produit sur la plaque l'image négative de l'*ombre portée* par les objets opaques, et cela avec tous les inconvénients d'une pénombre toujours très forte dans ces phénomènes.
C'est ainsi que la main placée sur le châssis reproduira sur la plaque l'image de son squelette, car les os sont à peu près opaques aux rayons X tandis que les chairs se laissent facilement traverser.
On obtient donc simplement de véritables ombres chinoises, mais bien plus diffuses selon l'épaisseur des objets et l'étendue de la source radiante.
Il n'y a rien de plus dans la découverte nouvelle, et l'on voit que le mot "photographie de l'invisible" prononcé à propos de ces expériences est tout à fait impropre et ne répond pas à la réalité des faits.
D'ailleurs, ces rayons ne sont susceptibles ni de réfraction ni même de réflexion, ils ne peuvent donc pas donner d'images avec les lentilles, et par leur emploi on ne peut prétendre, dans la plupart des cas, qu'à des ombres plus ou moins nettes et ne donnant que de vagues renseignements sur la nature des objets.
Néanmoins on ne désespère pas d'utiliser la radiographie pour le diagnostic chirurgical dans certains cas. Ainsi, nous avons vu reproduire la main d'une personne qui avait reçu un grain de plomb à l'annulaire. Or l'épreuve montrait nettement la présence d'un corps rond vers le milieu extrême de la phalangine. Tout récemment MM. Lannelongue et Oudin ont soumis au diagnostic radiographique un sujet antérieurement atteint d'une ostéoarthrite du genou gauche et un autre qui avait été soigné pour une ostéite fémorale. La conclusion des deux savants est que la nouvelle lumière n'a rien révélé qui n'ait été aperçu par le diagnostic clinique, mais qu'elle en a confirmé les indications.
En somme, les applications pratiques des radiations X sont jusqu'à présent fort limitées. Il y a un jouet de plus pour beaucoup et un mot de plus dans notre langue scientifique pourtant déjà si encombrée.
Néanmoins on ne peut, au point de vue occulte, que se réjouir du tapage mené autour de ces phénomènes. Car c'est par de tels moyens que l'attention de la foule sera attirée sur les phénomènes de l'invisible ; son intelligence, par la répétition d'expériences variées à l'infini et présentées sous des formes frappantes, s'habituera peu à peu à l'idée qu'il existe réellement des forces considérables en dehors de toute matière pondérable, et enfin deviendra possible la reconnaissance générale du grand agent de la Vie universelle, seul auteur de tous ces phénomènes en apparence si différents.

Par Narcisse Flubacher ✝

Notre cher Narcisse Flubacher, directeur et rédacteur en chef des "Cahiers du Pélican", nous avait offert le texte d'une planche qu'il avait présentée dans une loge maçonnique. Il nous a semblé que cette réflexion sur la spiritualité et l'initiation pouvait trouver sa place dans notre revue.

"C'est à ces valeurs spirituelles, portées comme un flambeau par un noyau de Maîtres qui ne prétendent pas détenir la Vérité mais qui tentent de s'en approcher chaque jour en la cherchant avec ardeur, aidés par la force de l'amour fraternel, que nous plaçons notre confiance en l'avenir." Il est utile, en cet instant, de préciser le sens que je donne à la spiritualité.

Le mot **spiritualité** prend une signification particulière au moment où s'écroule un monde construit sur le matérialisme élevé à la hauteur d'une théorie sociale et économique. Les vieilles classifications élaborées au siècle dernier n'ont plus cours. Pourtant, il n'y a dans ces termes usés aucune antinomie, matérialisme et spiritualisme ne doivent pas forcément s'exclure ; ils sont des réalités qui peuvent être complémentaires. Le temps est peut-être venu où, selon la prédiction d'Ernest Renan, "tout cela sera réconcilié un jour".

Dans notre conception, le spiritualiste est celui qui accorde la primauté à l'esprit tout en dominant la matière. Le débat ne date pas d'aujourd'hui et, au moment où nous entrons dans une phase décisive de l'histoire, il est intéressant de rappeler le duel verbal qui a opposé Karl Marx à notre frère Pierre-Joseph Proud'hon, illustré par deux livres. Comme Proud'hon avait exposé ses idées dans Philosophie de la misère, Karl Marx les a réfutées par Misère de la philoso-phie, prétendant porter le débat sur le terrain du matérialisme scientifique. On sait que le XIXe siècle est par excellence la période de recherche de la vérité par la science, ce qui constituait pour Marx une argumentation irréfutable. Proud'hon, défenseur du socialisme utopique, se prononce sur une société basée sur la Justice, cette vertu étant pour lui un cheval de bataille. Le dualisme verbal de ces deux philosophes prend aujourd'hui, par le cours des événements, une saveur particulière.

Si ceux qui avaient l'ambition de changer le monde par la voie du matérialisme ont fait la démonstration de leur impuissance, le monde dit libre n'est pas blanc comme neige, et, sous le couvert de cette liberté, il donne libre cours à une volonté de puissance qui fait litière de la justice sociale. René Guénon a écrit La crise du monde moderne, et si cet ouvrage se situe sur un autre plan, ce titre pourrait bien définir le phénomène social que nous vivons présentement. C'est donc une citation de Guénon qui sera au centre de mon article, en rappelant ce qu'il a dit de l'initiation :

"L'essence et le but de l'initiation sont toujours et partout les mêmes, les modalités seules diffèrent, par adaptation aux temps et aux lieux. "Cette adaptation elle-même, pour être légitime, ne doit jamais être une innovation, c'est-à-dire le produit d'une fantaisie individuelle quelconque, mais, comme celles des formes traditionnelles en général, elles doivent toujours procéder, en définitive, d'une origine non humaine sans laquelle il ne saurait y avoir réellement ni tradition, ni initiation, mais seulement quelqu'une de ces parodies que nous rencontrons si fréquemment dans la vie moderne..."

Ces lignes roboratives, extraites des *Aperçus sur l'initiation,* me permettent d'entrer dans le vif du sujet. Avant d'aborder l'initiation, cherchons ensemble quelles peuvent être ces parodies dénoncées par Guénon.

La première distinction qu'il faut faire, c'est de marquer la différence entre la voie initiatique et la voie mystique, distinction qui n'est pas toujours facile et qui peut conduire à la confusion des genres. Le mysticisme relève exclusivement du domaine religieux et par conséquent exotérique. Il se caractérise par une demande passive qui est à l'opposé de la méthode initiatique. Pour vous indiquer le caractère actif de cette méthode, on vous fait exécuter votre pre-mier travail sur la pierre brute, et ce geste n'est pas anodin, il est chargé d'une haute signification.
Il n'est pas superflu, pour la commodité du dialogue et pour faciliter la compréhension de l'initiation, de signaler quelques erreurs d'interprétation sur sa nature et ses buts. C'est ainsi qu'il faut rappeler que l'initiation ne se limite pas au domaine d'ordre moral ou social. On ne voit pas, en effet, quelle serait la valeur d'une initiation qui se

limiterait en somme à l'éducation profane qui est à la portée de tout le monde. Tant qu'on se bornera à moraliser sur les symboles, avec des intentions aussi louables qu'elles soient, on ne fera pas œuvre initiatique. Il n'est pas question de nier que la connaissance initiatique génère des implications d'ordre moral ou social, mais il ne faut pas confondre l'essentiel et l'accessoire. Dans un autre ordre d'idées, il en est de même au sujet des pouvoirs psychiques des clairvoyants et des guérisseurs qui peuvent très bien exister sans le moindre rapport avec le domaine spirituel.

Est-il nécessaire de dire à des maçons que les domaines religieux et initiatiques ne se confondent pas? Dans le premier cas, la recherche consiste à obtenir un état de grâce, *une béatitude* qui doit descendre sur nous, alors que l'initiation doit nous permettre d'atteindre un état supérieur par le travail initiatique. C'est pour cela que l'initiation est réservée à une élite et qu'elle exige des qualifications qu'il faut déceler chez le candidat, si l'on ne veut pas aller au devant d'une déconvenue.

Ainsi que le dit René Guénon :
"L'intérieur ne peut être produit par l'extérieur, non plus que le centre par la circonférence, ni le supérieur par l'inférieur, non plus que l'esprit par le corps, pas plus qu'un fleuve ne remonte à sa source. Prétendre que l'initiation pourrait être issue d'une religion, c'est renverser les rapports normaux. L'ésotérisme est à l'exotérisme ce qu'est l'esprit par rapport au corps, si bien que lorsqu'une religion a perdu tout point de contact avec l'ésotérisme, il n'y reste plus que lettre morte. Ce qui la vivifiait, c'était la communication effective avec le Principe."
C'est pourquoi l'Église est basée sur Pierre alors que nous nous réclamons de Jean, comme les loges symboliques qui portent son nom.

Avant d'aller plus loin, examinons encore si la franc-maçonnerie est une société philosophique. Un jeune frère de notre atelier a excellemment traité ce sujet en reprenant la définition de notre philosophie comme la recherche de la sagesse. Certes, nous sommes tous des philosophes dans le vrai sens de cette interprétation. Mais nous sommes plus que cela, car un philosophe qui ne serait pas un initié ne pourra jamais pénétrer le sens profond d'un symbole ; il y a là quelque chose qui n'est pas de sa compétence. Le propre de la phi-

losophie est d'être analytique alors que le symbolisme est essentiellement synthétique, il tente de trouver une explication globale en communication directe avec son être intérieur. Je reprends maintenant une idée déjà développée dans une étude précédente mais qui doit avoir sa place en cet instant : la forme du langage est de nature discursive, analytique, comme la raison humaine dont elle est l'instrument, alors que le symbolisme est intuitif, global, ce qui le rend infiniment plus apte à servir de point d'appui à cette intuition intellectuelle supra rationnelle qui sert de moyen d'expression à toutes les organisations initiatiques et qui permet d'aller plus loin que le savoir profane dans ce domaine si particulier de l'être intérieur.

Abordons maintenant les conditions nécessaires à celui qui veut s'engager sur la voie initiatique. La première et la principale, car je laisse de côté le problème des disqualifications, est une certaine aptitude ou disposition naturelle sans laquelle tout effort demeurerait vain, car l'homme ne peut développer que ce qu'il porte en lui. Il faut donc qu'il soit *initiable,* c'est-à-dire qu'il possède les qualifications indispensables qui ne sont pas toujours faciles à déceler. L'écueil à éviter, c'est le candidat qui nous considère comme des maîtres qu'il rechercherait pour s'élever et se perfectionner. C'est trop facile, et nous devons à tout prix éviter de tomber dans ce piège. Nous devons rechercher des hommes de caractère, capables de passer à l'acte.

D'autre part, une instruction supérieure, des diplômes, ne sont pas forcément un gage de la valeur du candidat. Souvenons-nous que Montaigne préférait une tête bien faite à une tête bien pleine et que, dans un récipient plein à ras bord, on ne peut plus mettre grand chose. *Le dépouillement* des métaux sera d'autant plus laborieux pour celui qui accorde une valeur importante aux titres et aux considérations sociales, puisqu'il devra abandonner ce savoir profane pour aborder la connaissance véritable avec un esprit neuf.

Nous devons faire dans chaque cas un bilan spirituel et répondre sans ambiguïté à cette question : quel bénéfice le profane pourra-t-il recevoir de son initiation ? L'admission d'un élément non qualifié ne peut que nuire à la franc-maçonnerie et contribuer à sa dégénérescence. Évitons l'attrait de la quantité, la qualité seule est importante et nous permettra une possibilité de réalisation. Le rayonnement spi-

rituel de l'Ordre est de nature plus subtile et ne dépend pas de ces facteurs quantitatifs qui sont très en vogue dans les médias.
On s'initie soi-même, entendons-nous parfois. Cela est vrai dans la mesure où l'initiation demande un effort personnel de l'initié virtuel, effort de recherche qui n'aura pas de fin, car le travail du maçon ne s'arrête jamais. Mais encore faut-il que l'initié soit rattaché à une organisation traditionnelle qui respecte la régularité initiatique qui lui permettra de *re-naître* à la vie initiatique. Nous savons bien que la connaissance initiatique ne se communique pas à la façon d'un professeur qui enseigne à ses élèves, car elle est par sa nature incommunicable et intransmissible, et, seul, l'exemple pourrait, peut-être, contribuer à obtenir un résultat positif.

Ce qui peut s'enseigner, c'est seulement la méthode, par le moyen des rites et des symboles qui constituent en quelque sorte le support qui facilite le travail à accomplir. C'est le rôle de la transmission initiatique. *La lumière* qui est reçue lors de cette seconde naissance est une vibration qui est transmise et qui ne peut être considérée comme un phénomène de physique, c'est le point de départ, le choc initial qui illumine le chaos des idées disparates accumulées jusqu'à cet instant, et qui, par un lent travail de remise en ordre, va permettre à la personnalité de s'épanouir et de résister aux emprises négatives qui ne manqueront pas de l'assaillir. Ce sont ces obstacles que l'on désigne sous le nom de *gardiens du seuil.* Le but essentiel et final de l'initiation dépasse le domaine de l'individualité, il est obtenu avec l'aide d'un élément supra humain que la franc-maçonnerie invoque sous le nom de Grand Architecte de l'Univers.

On peut résumer ce qui précède par les trois termes : *Qualification, transmission, travail.*

La qualification constitue la base de l'édifice à ériger. Sans elle, on construit sur le sable.

La transmission, par le rattachement à une organisation tradition-nelle, permet au néophyte d'être intégré et d'ordonner sa potentialité.

Le travail intérieur s'effectuera progressivement, d'échelon en échelon, par le moyen des rites appropriés.

Ces rites appropriés, voyages symboliques et épreuves de purification, se présentent comme une quête dans le sens où on l'entendait au Moyen Âge, conduisant des ténèbres du monde profane à la lumière initiatique. Ils ont pour but de ramener le néophyte à l'état de *materia prima* apte à recevoir la vibration du *Fiat Lux* initiatique.

C'est le moment de se reposer la question de l'existence du secret maçonnique. La franc-maçonnerie a-t-elle des secrets, un secret ou pas de secret ? Le problème est souvent mal posé. S'il s'agit de mots, signes et attouchements, ce sont là caractères humains, divulgués depuis longtemps dans le monde profane.

Au contraire, le secret initiatique appartient au domaine de l'inexprimable. Dans ses *Mémoires,* Casanova de Seingalt a écrit :
"...le secret de la maçonnerie est inviolable par sa nature puisque le maçon qui le sait ne le sait que pour l'avoir deviné. Il ne l'a appris de personne, il l'a découvert à force d'aller en loge, d'observer, de raisonner, de déduire. Lorsqu'il y est parvenu, il se garde bien de faire part de sa découverte, fût-ce à son meilleur ami, puisque s'il n'a pas le talent de le pénétrer, il n'aura pas non plus celui d'en tirer parti en l'apprenant oralement. Ce secret sera donc toujours un secret."

Autrement dit, alors que tout secret extérieur peut toujours être trahi, le secret initiatique ne peut jamais l'être, car il est le résultat de l'initiation et que les mots ne pourront jamais l'exprimer.

On peut s'interroger sur la valeur d'une transmission initiatique qui n'aurait pas une origine historique légitime. Cette transmission se situe ésotériquement dans un temps et un espace convenus, déterminés et éclairés symboliquement. Les normes profanes n'ont plus cours dans ces dimensions symboliques. Ne dit-on pas que la franc-maçonnerie remonte à *des temps immémoriaux* ?
Celui qui transmet l'initiation est le support d'une influence, et l'on dit que l'initiation - comme les sacrements - est valable pour l'éternité, même si celui qui a officié est indigne. Cette parole est difficile à accepter, pourtant elle est rassurante, car l'indignité, si elle était constatée, ne remettrait pas en cause la validité de l'initiation, le transmetteur n'étant que l'anneau d'une chaîne dont le point de départ se situe à l'origine de l'initiation.

Ainsi un profane qui connaîtrait tous les rites ne serait pas initié pour autant, car il lui manquerait l'influence attachée à ces rites. La preuve en a été donnée par un étudiant de l'Université de Rennes (où l'on enseigne la maçonnologie) qui, après avoir obtenu le doctorat, a été initié. Il a déclaré que la connaissance initiatique lui était apparue seulement par l'initiation.

À la libération de la France, le général De Gaulle, abolissant les articles d'exception de Vichy, a dit "que la maçonnerie n'avait jamais cessé d'exister". Il ne se doutait pas de la profonde signification de cette déclaration.
Il n'entre pas dans mon propos de traiter de l'initiation effective, car pour cela il faudrait l'avoir réalisée, ce qui serait prétentieux. Du reste, l'initiation, tout comme la Vérité, est un objectif à atteindre en même temps qu'un programme de vie qui ne sera terminé qu'avec la suprême initiation. Celui qui prétendrait connaître la Vérité se disqualifierait et perdrait par là même toute crédibilité.

Entrer dans la voie initiatique, c'est recevoir l'initiation virtuelle, suivre la voie avec courage et persévérance, c'est tenter d'obtenir l'initiation effective. Le maçon ne s'arrête jamais dans son travail et, lorsqu'il a trouvé son chemin spirituel, le symbolisme lui offre une infinité de moyens de réalisation et une source infinie d'intenses satisfactions.

PENSÉES DE MONSIEUR PHILIPPE

Nous n'avons besoin de personne pour nous instruire, car nous avons en nous tout ce qu'il faut pour faire croître la petite plante divine qui est dans notre cœur. Ce n'est que l'orgueil, l'égoïsme, la méchanceté qui l'étouffent et l'empêchent de s'épanouir.

Savoir par intuition pour se conduire à travers les choses, les idées et les théories, et arriver ainsi à la vérité, est une des plus belles qualités que l'on puisse ren-contrer dans l'homme.

Notre race est malade parce que nous portons un far-deau de science trop lourd pour nous. Nous avons pris un raccourci. Si nous avions attendu, peut-être que le Ciel nous aurait donné plus encore que nous n'en savons maintenant.

"L'HOMME DE DÉSIR" dans l'œuvre de Louis-Claude de Saint-Martin [1]

Robert DEPARIS

Alors que je venais de faire un exposé devant un auditoire qui ne connaissait pas ma qualité de martiniste, l'un de mes auditeurs me dit : "Vous êtes sans doute martiniste ?" Et comme je lui demandais ce qui motivait sa supposition, il me répondit : "Vous avez em-ployé tout à l'heure l'expression : homme de désir".

Ainsi, l'énoncé de ces trois simples mots avait suffi pour révéler mon appartenance à notre Ordre...

C'est que Louis-Claude de Saint-Martin (bien qu'il ait été en réalité plus que cela) incarne, en quelque sorte, l'Homme de désir et se révèle comme tel non seulement dans celui de ses ouvrages qui porte ce titre, mais sans doute dans toute son œuvre.

Mais avant de poursuivre, il me semble nécessaire de bien préciser
Alors que je venais de faire un exposé devant un auditoire qui ne connaissait pas ma qualité de martiniste, l'un de mes auditeurs me dit : *"Vous êtes sans doute martiniste ?"* Et comme je lui demandais ce qui motivait sa supposition, il me répondit : *"Vous avez em-ployé tout à l'heure l'expression :* homme de désir".

Ainsi, l'énoncé de ces trois simples mots avait suffi pour révéler mon appartenance à notre Ordre...

C'est que Louis-Claude de Saint-Martin (bien qu'il ait été en réalité plus que cela) incarne, en quelque sorte, **l'Homme de désir** et se révèle comme tel non seulement dans celui de ses ouvrages qui porte ce titre, mais sans doute dans toute son œuvre.

Mais avant de poursuivre, il me semble nécessaire de bien préciser le sens du mot désir.
Comme le dit André Tanner en introduction à son excellente anthologie des œuvres du Philosophe Inconnu, *"il faut restituer à ce beau*

[1] *Ce texte de notre regretté Robert Deparis avait fait l'objet d'une première publication dans le numéro 1 de 1964 de notre revue.*

mot toute sa portée, toute sa pureté. Le désir est le propre de l'homme, le signe de sa misère et de sa grandeur". De sa misère, quand il porte l'homme à se dégrader, de sa grandeur lorsqu'il le porte à s'élever spirituellement.

Saint-Martin fait d'ailleurs une distinction judicieuse et pleine d'enseignement lorsqu'il déclare, dans son Portrait historique et philosophique : *"J'ai vu qu'il n'y a rien de si commun que les envies et de si rare que le désir".*

Ce n'est point par hasard que le Maître emploie le pluriel pour le premier terme et le singulier pour le second. En effet, les envies, correspondant à nos appétits inférieurs, se nomment légion comme la sombre puissance qui les inspire, tandis que le Désir est **UN,** comme nous le montrera dans un instant le Philosophe Inconnu.

Ce dernier expose dans Le Ministère de l'Homme-Esprit ce que l'on pourrait appeler une philosophie du désir :
"Le désir, écrit-il, ne résulte que de la séparation ou de la distinction de deux substances analogues, soit par leur essence, soit par leurs propriétés ; et quand les gens à maximes disent qu'on ne désire pas ce qu'on ne connaît point, ils nous donnent la preuve que si nous désirons quelque chose, il faut absolument que nous ayons en nous une portion de cette chose que nous désirons."

Or, toujours selon Saint-Martin, nous sommes placés *sous l'aspect de la divinité* même et nous avons en nous l'âme, qu'il appelle un *extrait divin* qui, en tant que tel, ne peut radicalement désirer que Dieu.

Toutes les autres choses, l'homme ne les porte pas vraiment en lui : il les crée, au gré de son intérêt, de ses passions, de son plaisir, *"il en est l'esclave et le jouet".*

Pour Louis-Claude de Saint-Martin, cet appétit supérieur qu'est le désir, c'est en réalité le désir émanant de Dieu lui-même et installé, en quelque sorte, dans l'âme humaine, parce que Dieu est *la source du désir,* Il est le Désir même, le désir Universel, le Désir Un, ainsi qu'il a déjà été dit. C'est par son désir que Dieu crée et, comme il ne cesse de créer, *Il ne peut être un seul instant sans désirer quelque chose.*

Et le Philosophe Inconnu nous montre quelle doit être l'attitude de l'homme en présence du désir divin :
"Observe que ton corps est une perpétuelle expression de la nature et que ton âme est une expression continuelle du désir de Dieu.
"Dieu ne doit pas avoir un désir que tu ne puisses connaître, puisque tu devrais les manifester tous.
"Tâche donc d'étudier continuellement le désir de Dieu afin de n'être pas traité un jour comme un serviteur inutile."

Étudier le désir de Dieu, le connaître, le laisser agir en nous sans rechercher notre convenance et notre dilection, telle est la règle d'or qui nous préservera de cette piété égoïste dénoncée par le Maître :

"Il y a une notion sentimentale que l'homme de désir ne devrait jamais oublier, c'est que dans la prière ce n'est point assez de recueillir notre propre plaisir et notre propre utilité. Nous ne devons la compter qu'autant qu'elle va jusqu'à procurer le plaisir de Dieu, l'utilité de Dieu".

Ne pas se soumettre à ces *puériles règles humaines et monacales que le Réparateur n'a point instituées*, ne pas chercher à brûler les étapes par ces mortifications inopportunes dont Thérèse d'Avila elle-même signalait les dangers, *laisser agir doucement sur nous celui qui nous cherche,* comme le veut Saint-Martin, cela n'implique pas pour autant la passivité.

Louis-Claude de Saint-Martin nous fait notamment cette adjuration : *"Prends garde, ô homme, de faire la prière du lâche et de vouloir tout obtenir sans travail. Quelle autre prière que l'action, que celle qui attire l'action et qui s'unit à l'action ? L'homme n'est point encore ici dans la région sainte et sanctifiante où il n'aura qu'à jouir et rien à redouter... Il est ici comme les Hébreux dans leur servitude. Ils allaient chercher leur pain à la pointe des épées nues".*

L'homme de désir n'est donc pas un contemplatif et je crois qu'on peut, sans abus, citer comme un écho à la pensée de Saint-Martin, ce passage de Sédir :

"Ne vous y trompez pas, ceux que l'on appelle les contemplatifs ne sont pas des exemples à suivre : ils constituent des exceptions. Le Christ ne parle nulle part de quiétude, d'extase, de mariage spirituel ; tout cela, ce sont des enjolivements humains, dirais-je, si je ne craignais de vous scandaliser. Le devoir de l'homme est d'abord de vivre, d'agir, d'œuvrer...
"Dans l'univers spirituel, tout est en cohésion intime, tout s'interpénètre et communique. Un effort moral facilite la bienfai-sance et la prière ; un acte de bienfaisance nous aide à nous convaincre et à prier. "

Voilà comment s'opère la conjonction de la prière et de l'action : imiter le Christ en faisant le bien, subir le mal, donner à autrui son temps, ses forces, son intelligence, son amour ; vivre dans le monde avec le monde, travailler en pleine pâte cette humanité dont il est le levain, telle est la tâche de l'homme de désir.

Cette expression *d'homme de désir* a été employée par Martinez de Pasqually avant d'apparaître sous la plume du Philosophe Incon-nu. On en peut même trouver un emploi bien antérieur dans l'Ancien Testament où l'Ange, s'adressant au prophète, lui dit : *"Daniel homme de désir, tenez-vous debout !".*

Saint-Martin n'est donc pas l'inventeur de ce vocable et, au fond, il n'importe, mais d'où vient alors que son nom y demeure attaché ?

C'est à mon sens parce qu'il correspond à une attitude intérieure du Maître qui s'exprime de façon toute particulière dans son ouvrage intitulé, précisément, *L'homme de désir.*

Cet ouvrage est constitué par une succession de chants où, par l'élévation de la pensée qu'il contient, par le mouvement lyrique qui l'anime, on croit sentir passer le souffle des livres poétiques, sapientiaux et prophétiques de l'Ancien Testament.

On y trouve la prise de conscience de notre iniquité :

"Apprenez ici un secret à la fois immense et terrible :

"Cœur de l'homme, tu es la seule issue par où le fleuve du mensonge et de la mort s'introduit journellement sur la Terre.
"Cœur de l'homme, quels siècles suffiront pour arracher de toi ce levain étranger qui t'infecte ?".

Conscient de son indignité et de sa déchéance, l'homme en exprime sa douleur :
"Pleurons, puisque le c?ur de l'homme qui devrait être l'obstacle des Ténèbres et du mal est devenu la lumière de l'abomination et le guide de l'erreur."

On retrouve ici la marque de ce caractère jérémiaque que Louis-Claude de Saint-Martin s'attribue dans son Portrait historique et philosophique. Pourtant, il ne s'arrête pas à cette lamentation et exprime son espoir :
"Comme ils seront doux ces jours de paix où nous entrerons dans la demeure des Sages qui ont éclairé et soutenu le monde depuis l'ébranlement (de la chute).
"Ils nous chériront comme leurs enfants, ils nous feront asseoir auprès d'eux et nous raconteront les merveilles qu'ils auront opérées pendant leur sainte carrière.
"Voilà ce qui nous attend au sortir de ce corps de mort, voilà les ravissements qui nous sont promis !"

Et le Maître nous exhorte :
"Homme de désir, efforce-toi d'arriver sur la Montagne de Béné-diction !"

Car il est long le chemin qui reste à parcourir et l'homme de désir n'est pas encore arrivé au but. Ce n'est pas l'homme régénéré, c'est, nous précise Saint-Martin, *"l'homme appelé et déterminé au bien".*

Et il nous présente le prototype de cet homme dans un autre de ses ouvrages : *Le Crocodile.*

L'un des personnages de ce récit symbolique se nomme Sédir. Ce nom est évidemment l'anagramme de *désir* et c'est précisément dans le récit dont il s'agit que notre grand Sédir (Yvon le Loup, pour l'état-civil) a pris son pseudonyme.

Le Sédir du Crocodile assume le rôle ingrat de lieutenant de police, il est honnête, il a l'âme douce et candide. Il remplit *"son emploi avec dignité et justice, cet homme rare, susceptible de tout ce qui tient à la vertu, ayant un grand attrait pour les vérités sublimes et religieuses".*

Mais voici que ses fonctions l'opposent à des émeutiers. En bon serviteur de l'État, il doit réprimer la rébellion, mais il s'applique à le faire sans brutalité, sans effusion de sang, et il y parvient. Et c'est vraiment l'homme de désir qui s'exprime lorsque haranguant ses troupes de choc, il leur dit :

"..........La gloire de l'État
Vous défend d'oublier que tous ces téméraires
Pour être révoltés n'en sont pas moins vos frères !"

Et nous voyons ensuite Sédir, instruit par un certain Eléazar (qui figure ici l'initiateur) poursuivre son avancement spirituel pour devenir **l'homme-esprit.**

Car, nous l'avons vu, il est bon d'y revenir, l'état d'homme de désir n'est, dans l'optique du Philosophe Inconnu, qu'une étape, un jalon de la Voie spirituelle, comme le dit Papus qui, à la lueur des enseignements de Saint-Martin, définit cette voie de la façon suivante :

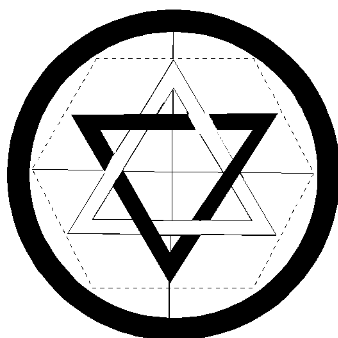
"Il y a tout d'abord les morts-vivants, les êtres qui, sur terre, vivent d'une vie tout à fait matérielle, qui ne pensent qu'aux réalités tangibles et qui constituent les hommes du torrent.
"Si par un appât intellectuel ou par l'effet d'un chagrin ou bien d'un amour intense, on parvient à éveiller dans le c?ur de ces êtres frustes la petite flamme qui sommeille au fond de toute créature... l'homme de désir apparaît.
"L'homme de désir une fois créé, le lent travail de circulation des jeunes facultés, planètes autour du soleil christique, se poursuit, et l'être humain se transforme à tel point qu'il devient le nouvel homme (...).
"Traversant sans être ému les épreuves les plus dures... ce nouvel homme, s'il domine toutes les terreurs et toutes les épreuves, connaît enfin la joie de l'union intime avec le plan divin... le Christ est ressuscité vivant et agissant dans tout son être. Il devient alors l'Homme-Esprit."

Cette citation de Papus permet d'entrevoir le devenir de l'homme de désir, mais il convient de s'arrêter pour ne pas franchir les limites du sujet du présent article.

À défaut d'autres mérites, et malgré ses insuffisances, cet article nous aura permis de communier dans la pensée de notre Vénéré Maître, Louis-Claude de Saint-Martin, et d'affermir ainsi les fondements de notre fraternité.

Attachons-nous à suivre les voies qu'éclaire pour nous cette prestigieuse pensée, et nous y progresserons à coup sûr en ayant toujours présente à l'esprit cette maxime du Philosophe Inconnu :

"Je craindrai Dieu avec mesure, mais je l'aimerai sans mesure ;
"Je puis craindre trop, mais je ne puis pas trop aimer. "





Christine Journier a lu pour vous...

Bhante Henepola GUNARATANA
Les huit marches vers le bonheur [1]
Préface d'Arnaud Desjardins

Cet ouvrage est consacré à la présentation de l'Octuple Sentier, base du bouddhisme Hinayana (ou Theravada). Comme le souligne Arnaud Desjardins dans sa préface, l'Occident connaît aujourd'hui essentiellement le bouddhisme Zen japonais et le Mahayana tibétain. Ici, nous revenons aux sources de la Sagesse qui est de vivre, d'être, dans la justesse de la non dualité, et donc dans le vrai contentement, celui qui n'est pas illusoire.

*
* *

L'introduction commence par des conseils pratiques : méditation, simplification de la vie, recherche d'un instructeur, culture des valeurs positives, modération, non attachement, concentration de l'esprit, attention, ...et conduit le lecteur à l'accession progressive de notions qui ne lui sont peut-être pas familières mais qui vont lui permettre ainsi de mieux comprendre l'enseignement des "marches" qu'il faut gravir pour se libérer peu à peu des faux semblants.

Mais quels sont ces Sentiers ?
- la compréhension juste,
- la pensée juste,
- la parole juste,
- l'action juste,
- les moyens d'existence juste, l'effort juste,
- l'attention juste,
- la concentration juste.

La compréhension juste est celle des causes et des effets : rien de ce que l'on fait, dit, ressent ou pense n'est anodin. Tout a une résonance sur notre entourage et, tels des ronds dans l'eau sous l'impact d'une pier-

[8] *Albin Michel, Paris, 2008.*



re, sur tous les êtres vivants, car nous sommes interdépendants. Il ne s'agit pas seulement de ne pas faire le mal mais de faire le bien.

Il nous faut comprendre aussi les Quatre Nobles Vérités que sont :

- l'insatisfaction due à notre absence d'acceptation de ce qui est (résistance au changement, absence de contrôle, attachement…) ;
- la cause de l'insatisfaction (avidité, ignorance, irresponsabilité des actions…) ;
- la fin de l'insatisfaction avec l'éradication de tout désir et de toute haine ;
- le chemin qui conduit à la fin de l'insatisfaction.

La pensée juste est celle qui se libère des peurs, des obsessions, des fantasmes, des pensées négatives, telles la haine, l'avidité ou la méchanceté. Cela implique de lâcher prise, d'abandonner l'attachement, la possessivité, la colère, d'être généreux et ouvert, bienveillant envers tous, et empli de compassion tant envers soi-même qu'envers les autres, tous les autres êtres vivants.

La parole juste est celle qui est mesurée, disciplinée, authentique, harmonieuse, claire, sans artifices, sans agressivité, et qui récuse le bavardage futile et inutile, la rumeur, la naïveté : ne pas prendre la parole mais être dans la parole… ou le silence !

L'action juste s'appuie sur cinq préceptes : ne pas tuer, ni voler, ni mentir, ni avoir de sexualité incorrecte, ni abuser d'alcool ou de substances troublant la conscience. Qu'est-ce que cela signifie ? L'auteur l'explique clairement, doucement, sans moralisme, mais comme une évidence pour accéder à l'harmonie intérieure. L'action juste demande de ne pas vouloir échapper à ce qui est ici et maintenant. Ne nuire à aucun être vivant est source de paix, et Gunaratana en apporte la preuve à travers de nombreux exemples.

Les moyens d'existence justes sont ceux qui n'interfèrent pas sur notre vie spirituelle, ce qui n'est pas évident lorsqu'on exerce certaines professions telle la vente de drogues, d'alcool, de viande, ou la fabrication d'armes. L'honnêteté doit être primordiale pour un accord réel avec soi-même. Ce n'est ni facile, ni possible parfois, et il s'agit de composer dif-

ficilement avec l'inacceptable jusqu'au jour où l'on prend le risque de rejeter toute compromission.

L'effort juste s'appuie sur la détermination et l'énergie, tant dans les activités matérielles que psychiques et spirituelles. Pour cela, il est essentiel d'éliminer tout état d'esprit négatif et de se libérer des dix entraves que sont la croyance en un soi permanent ou celle dans la seule efficacité des règles et des rituels, le doute, l'avidité, la haine, la vacuité, l'agitation, l'ignorance, le désir subtil d'exister.

L'effort juste ne peut être animé par la malveillance, la lourdeur d'esprit ou la somnolence, et doit dépasser les états d'esprit négatifs. Surmonter les entraves, les obstacles, devient alors plus aisé, plus fluide. Pour cela, il existe un certain nombre de techniques décrites avec précision par l'auteur qui témoigne de la paix de l'esprit à laquelle il est possible alors d'accéder. Cultiver les états positifs est une bonne méthode pour faire cesser la souffrance et apporter le contentement et l'équanimité.

L'attention juste se résume ainsi : "une attention d'instant en instant de ce qui est", sans a priori, sans interprétation, sans projection, sans identification, sans jugement, et tout cela sans tension, conscient de l'impermanence des phénomènes.
Les quatre bases de l'attention se réfèrent au corps (respiration, postures, parties du corps...), aux sensations et émotions (attraction, répulsion, indifférence, plaisir, douleur...), à l'esprit (confusion, dépression, haine, générosité, patience, bienveillance...), et aux objets mentaux (agrégats, empêchements...).

La concentration juste permet d'aller au-delà des apparences. Elle apaise l'esprit et accentue la lucidité. Méditation et respiration contrôlée sont d'excellents moyens d'y parvenir progressivement, et les techniques sont expliquées avec beaucoup de d'intelligence.

*
* *

Cet ouvrage pourrait presque apparaître comme un livre de recettes tant il fourmille de nombreux exemples de la vie courante, de récapitulatifs, de points-clés qui reprennent pour chaque chapitre les affir-



mations en les explicitant davantage, de citations et d'applications basées sur des historiettes qui éveillent la conscience, et sur des moments de la vie du Bouddha.
Il s'agit d'une œuvre pédagogique qui précise les points évoqués, dans une transmission naturelle. Pas de théorie mais de la pratique que l'on peut expérimenter au quotidien : Gunaratana ne se contente pas d'édicter des propos mais fournit les moyens de les mettre en application, tout cela sans grandes phrases mais avec des mots essentiels.
Quand on lit ces pages à l'écriture aisée, on comprend que chacun peut parvenir à, sinon éradiquer, du moins diminuer la souffrance. L'auteur n'a pas besoin de nous persuader que c'est accessible pour tous, il le démontre comme une évidence. Finalement, on se dit alors que tout est possible et que le mieux est de tenter de mettre cela immédiatement en application !
Ce livre veut casser les habitudes qui nous entravent, nous emprisonnent et nous réifient, afin que nous soyons libres, joyeux et authentiques, dans l'acceptation de ce qui est. Un ouvrage pas un instant ennuyeux, d'une écriture simple et authentique, et qui, pourtant, transmet une philosophie essentielle du bonheur.

Ce que la Bible doit à l'Égypte,
l'Égypte, collectif, préface de Thomas Römer [2]

Cet ouvrage est constitué d'un recueil d'articles rédigés par des spécialistes du monde égyptien, et non des moindres puisque nous y découvrons les noms de Jan Assmann, Eric Hornung, Jean Yoyotte, Anne-Marie Guimier-Sorbets, Christian Cannuyer, Rodolphe Kasser, Marguerite Rassart-Debergh..., en tout 21 auteurs qui vont étudier tour à tour, tant les relations historiques entre Israël et l'Égypte, Akhénaton, Ramsès II, Moïse et l'Exode, que la pensée religieuse égyptienne et les sources du monachisme chrétien.
Dès l'entrée, nous comprenons le propos général : "sans l'Égypte, il n'y aurait pas de Bible". On ne peut être plus clair, et c'est ce qui va être démontré au long de ce livre passionnant qui s'adresse au grand public tout en étant rigoureux et "scientifique". L'étude reste constamment ouverte et prudente (par exemple, l'un dit que Ramsès II

[2] *Paris, Ed. Bayard, 284 p., mars 2008, 15 €*

était le pharaon de l'Exode, l'autre non, d'autres n'affirmant ni l'un ni l'autre). Les hypothèses avancées s'appuient sur des faits avérés et des étymologies sûres (tel le terme **"Hébreu"** qui viendrait de l'égyptien **"Habiron"**, signifiant les "marginaux" avec lesquels Pharaon avait à faire régulièrement).
Certains articles abolissent - en se fondant sur de nouvelles découvertes - les idées reçues et les certitudes basées uniquement sur des légendes, sans la moindre réalité historique.
Ainsi se déroule, au fil de la lecture, une vaste fresque qui nous conduit du 5e millénaire avant J.-C. - où les échanges se faisaient déjà entre la Vallée du Nil et les pays du Levant Sud - jusqu'aux Pères du Désert. Les relations économiques, politiques et militaires de l'Égypte avec ses pays conquérants, égaux ou conquis, sont clairement mises en lumière. L'Égypte, pays riche et fertile, a régulièrement servi de terre d'accueil aux peuples d'Israël, jusqu'à la fuite de la Sainte Famille. L'histoire des deux cultures est étroitement liée au long des siècles.
Ainsi, de nombreux peuples eurent des relations plus ou moins violentes avec l'Égypte : Araméens, Hyksos, Hébreux..., ce qui témoigne de l'influence de la terre des pharaons, aussi bien à l'époque hébraïque qu'aux premiers temps du christianisme, et même jusqu'à nos jours. Il est tantôt une terre d'asile, tantôt une terre haïe par les Hébreux. Ceux-ci, depuis Joseph, établirent une relation alternante de *"Je t'aime / Je te hais"*. Bien évidemment, la figure de Joseph revient de façon récurrente au travers de plusieurs articles.
Le Pharaon Akhénaton, au 14e siècle avant notre ère, est om-niprésent dans sa tentative fugitive d'imposer un dieu unique. Alain Zivie (directeur de recherche au CNRS), Erik Hornung (professeur d'égyptologie à l'Université de Bâle), et Jean Assmann (professeur d'égyptologie à l'Université de Heidelberg) y consacrent trois articles. Ce dernier auteur a des propos très forts : *"Le traumatisme monothéiste est donc double. Il réside d'une part dans l'obligation irréaliste d'oublier complètement les divinités païennes, ce qui signifie aussi ne pas trop se sentir chez soi dans ce monde ; et d'autre part, dans la destruction des dieux interdits et déclarés idoles, du fait de l'antagonisme violent et théoclaste généré par la "distinction mosaïque" entre vérité et non-vérité dans la religion."*
Autres figures incontournables : Moïse et Ramsès II. Il est intéressant de constater que ces articles ne se rejoignent pas forcément, que les



thèses diffèrent, et combien nous avons encore à apprendre et à découvrir sur l'Égypte ancienne et sur ses rapports avec les "Asiates". Moïse portait un nom égyptien, d'appellation courante, signifiant "engendré par", "fils de". L'histoire biblique se concrétise donc dans l'Exode - fondement du peuple juif -, Moïse, en entraînant un groupe hors d'Égypte pour créer son propre royaume, devient l'embrayeur de la croyance et de la subordination au Dieu unique et tout-puissant, Yahvé.
Cet ensemble d'articles s'achève avec la naissance des Coptes et l'érémitisme : Antoine et Pacôme, Amoun et le site des Kellia, les Pères du Désert, ces derniers décrits avec beaucoup de clarté par Dom Lucien Regnault, moine bénédictin de l'Abbaye de Solesmes, traducteur des Apophtegmes.
Nous avons donc affaire ici à un ensemble qui vise à l'essentiel, sans littérature pompeuse ou superfétatoire. Entre autre, Jean Assmann nous livre deux écrits d'un grand intérêt sur les divinités égyptiennes, mettant en exergue le fait qu'elles étaient, en réalité, les avatars d'un dieu unique, le multiple n'étant que la manifestation du Un.
La progression logique de la présentation des articles permet au lecteur de s'imprégner du sujet sans jamais se lasser. On peut regretter l'absence de profondeur de certains petits textes qui repoussent d'une chiquenaude le manque d'informations sur une question le plus souvent historique, et le flou de certaines affirmations, mais l'ensemble est cohérent et ne peut qu'induire le lecteur à rechercher davantage de documents dans les ouvrages spécialisés.

À noter qu'Alain Zivie, directeur de la Mission archéologique française du Butasteion à Saqqarah, a publié en 2004, toujours chez Bayard, un livre intitulé **La prison de Joseph. L'Égypte des pharaons et le monde de la Bible.**

Récapitulatif des chapitres :

1. Les relations historiques entre Israël et l'Égypte (5 articles)
2. Akhénaton et l'expérience du monothéisme (3 articles)
3. Moïse et l'Exode (4 articles)
4. L'Égypte au miroir de la Bible (6 articles)
5. La pensée religieuse égyptienne (7 articles)
6. Aux sources du monachisme chrétien (4 articles)

Frédéric Lenoir, Tibet.
Le moment de vérité [3]

S'il est un ouvrage d'actualité, c'est bien ce livre de Frédéric Lenoir, directeur du **Monde des religions,** dont la compétence et la qualité d'homme ne sont plus à prouver. Entamer un livre sur le Tibet en déclarant : *"J'aime la Chine",* ses trois premiers mots (alors que l'avant-propos est déjà très sévère avec ce pays décrit avec une justesse imparable), n'est pas forcément une gageure. Le souci remarquable d'objectivité, l'analyse prudente et la vigilance vis-à-vis des informations d'où qu'elles proviennent, caractérisent l'écrivain.
Le 10 mars 2008, le "grain de sable" ("devenu un casse-tête chinois", dit Lenoir) revient avec les Tibétains qui manifestent pacifiquement à Lhassa.
La première partie est consacrée au Tibet traditionnel. L'auteur rappelle que ce pays fut unifié dès le 7e siècle par Songtsen Gampo, et qu'au 8e siècle il était aussi étendu que l'Empire romain. Le bouddhisme s'installa peu à peu en réduisant la religion "bön" antérieure, et les religieux eurent de plus en plus de responsabilités politiques, dont celles du dalaï lama depuis le 16e siècle. Les frontières demeurent à peu près les mêmes depuis le 10e siècle.

Les différences entre Tibétains et Chinois sont importantes : morphologie, culture, alimentation, nomadisme/sédentarisation, élevage/agriculture, mysticisme/matérialisme, individualisme/socialisme... En effet, le pragmatisme de Confucius, qui privilégie le groupe au détriment de l'individu, est adapté à l'esprit chinois qui peut donc accepter le communisme athée et refuser les velléités d'indépendance tibétaines. Le bouddhisme tibétain, lui, va au-delà du bouddhisme Teravada de la libération individuelle pour rechercher celle de tous les êtres vivants.
Lenoir fait un rappel historique de l'évolution du bouddhisme et de ses écoles au Tibet, avec clarté et une explication limpide des fonctions et de l'existence même des dalaï lamas et des panchen lamas. Sans oublier la conversion, au 13e siècle, des Mongoles et d'une partie des Chinois au bouddhisme.

[3] *Paris, Plon, juin 2008, 237 pp., 18,90 €*



Dès la fin du 19e siècle, Chinois (1910), Russes et Britanniques (1904), lorgnent sur le Tibet. Les visées de la Chine se font de plus en plus pressantes sous le 13e Dalaï Lama, jusqu'au début du 20e siècle où les régents corrompus facilitent l'entrée de la Chine au Tibet.
C'est vrai que ce pays était féodal mais il existait une interdé-pendance solidaire entre seigneurs et serfs, et l'esclavage était très rare. D'ailleurs le 13e Dalaï Lama avait déjà entrepris des réformes sociales (la peine de mort fut abolie dès 1898), du moins théoriquement).
L'auteur démontre de façon imparable les prétentions de la Chine sur le Tibet, en mettant en lumière l'histoire "vraie" des relations avec les Mongoles, les Mandchous et les Chinois, et le fait que **les dalaï lamas n'ont rien à devoir à la Chine et que leur indépendance est absolue.** En 1890, la Grande Bretagne permet que le Tibet soit considéré comme territoire chinois, et les traités successifs feront ainsi la part belle à la Chine : ce sera le commencement de la fin.

La deuxième partie étudie les enjeux politiques, économiques et stratégiques que représente le Tibet pour la Chine. Déjà le Tibet permet l'accès au sous continent indien, ensuite les ressources sont considérables : eau des grands fleuves, forêts (disparaissant à vue d'œil), métaux précieux, pétrole, charbon, uranium, etc. et implantations nucléaires bafouant l'environnement, sans compter les pollutions et la désertification.
Depuis les années 50, l'invasion s'est faite dans un pays affaibli par les problèmes internes, en particulier ceux qui opposaient le Da-laï Lama et le Panchen Lama. Le Tibet a appelé au secours l'ONU qui n'a pas réagi, préoccupée de ses propres problèmes. L'occupation est vite devenue insoutenable et les révoltes se sont multipliées. Les exactions se succèdent : tueries, viols, pillages… Et, en 1959, c'est la fuite du 14e Dalaï Lama en Inde. Le massacre du peuple tibétain commence ainsi que la destruction de sa culture, les famines, l'exil de ceux qui en réchappent : 6000 monastères ont été rasés, des dizaines de milliers de Tibétains torturés, leur langue interdite, un génocide des hommes (1.200.000, le cinquième de la population) et des dieux.
En 1976, Deug Xiaoping succède à Mao qui vient de mourir presque en même temps que Zhou Enlaï, et la nouvelle politique de-vient alors plus libérale, la religion est tolérée dans le cadre du Parti, le tourisme autorisé, des prisonniers libérés. En 1987, le Congrès américain accuse enfin la Chine, et, en 1989, le Dalaï Lama reçoit le Prix

Nobel de la Paix tandis que la répression reprend ses droits au Tibet, avec une sinisation accélérée du pays.

Le 10 mars 2008, de nouvelles manifestations pacifistes au Tibet sont suivies d'une répression violente conduisant, du coup, à des émeutes qui vont, dans les trois semaines qui suivent, se propager dans tout le pays, faisant à nouveau des morts, journalistes et touristes étant expulsés. Même les villes chinoises sont le lieu de manifestations. Cela se solde par des emprisonnements arbitraires et Frédéric Lenoir témoigne avec fermeté du désespoir des Tibétains qui n'en peuvent plus... L'analyse est celle non seulement des faits mais elle met en lumière l'humain avec une justesse et une intelligence objective rares. D'autres minorités - Mongoles, Ouigours dont les terres regorgent de pétrole (là encore le rôle des Anglais est pernicieux), Hui, Zhang, sont elles aussi persécutées mais ne bénéficient malheureusement pas, elles, de porte-parole charismatique. Bilan : 93% de Han sur 40% du territoire chinois actuel ; on comprend pourquoi la Chine ne veut pas lâcher ses pays colonisés !

La troisième partie pose la question cruciale : Que faire ? Si, depuis les années 80, le Dalaï Lama, en vue de diminuer les souffrances de son peuple, accepte que le Tibet ne soit qu'autonome, par contre nombre d'associations de Tibétains se radicalisent pour réclamer l'indépendance. Le Dalaï Lama souhaite un successeur élu démocratiquement, tout en respectant la spécificité de son peuple. Le Karmapa ou le Panchen Lama, prisonnier des Chinois, pourraient lui succéder.
La censure - y compris sur Internet - et la propagande ne permettent pas à la population chinoise de connaître la vérité sur les minorités, dans ce pays de l'arbitraire, qui ignore ce que sont les Droits de l'Homme. L'auteur rappelle, avec beaucoup de pédagogie, ce que cela signifie vraiment ! Ce ne peut certes pas intéresser la caste dirigeante qui veut maintenir son pouvoir grâce à la diffusion d'une idéologie unique et totalitaire à laquelle tous doivent obligatoirement adhérer. Et d'énumérer toutes les transgressions opérées par les gouvernants, pour le plus grand malheur de leurs conci-toyens et notre plus grande horreur. Seul espoir : que le boom économique fragilise le régime en place. L'analyse qui s'en suit, basée sur une argumentation solide, en donne les multiples raisons.



L'ONU condamne le totalitarisme chinois du bout des lèvres tant les intérêts économiques en jeu sont importants, alors que l'opinion publique occidentale est totalement favorable au Tibet pour des raisons multiples, entre autre mythiques (tel le Royaume de Shambala) et légendaires, voire fantasmatiques, mais aussi et surtout par réaction au rationalisme et au matérialisme outranciers, et par sympathie envers le Dalaï Lama et son éthique humaniste qui répond aux aspirations contemporaines.
Ainsi le bouddhisme tibétain se répand-il dans un Occident en quête de spiritualité et d'une nouvelle sagesse. Amagarika Govinda, Bernard Benson et Arnaud Desjardins ont beaucoup contribué à la diffusion de cet enseignement et à la venue en Europe et aux États-Unis des grands lamas dans les années 60, et surtout 70, en particulier Chögyam Trungpa Rinpoché, Kalou Rinpoché, Thoubten Yéshé, et tant d'autres. L'évolution des événements est décrite avec finesse et permet au lecteur de bien comprendre comment la diffusion a pu se faire aussi rapidement.
Pendant ce temps, la nuit s'épaissit sur le Tibet. Le Parlement européen a demandé au CIO de ne pas attribuer l'organisation des Jeux Olympiques à la Chine cette année mais, tout en montrant la désapprobation des gouvernements, il n'apparaît pas positif de les boycotter pour autant. Cela n'aura sans doute aucun impact sur la Chine et ces Jeux auront été "les Jeux de la honte", même s'ils permettent de rares échanges entre individus chinois et occidentaux. Seule une *"(r)évolution démocratique"* en Chine peut augurer d'un espoir.

Nous avons là une juste analyse de la situation passée, actuelle et potentielle, et l'avenir s'annonce encore bien sombre. L'essentiel est pourtant dit sans passion mais avec un souci évident d'authenticité et de justesse, de justice, le tout imprégné d'une pensée humaniste contagieuse. Un très beau livre !

Yves-Fred Boisset a lu pour vous...

Nous avons vu dans notre éditorial "Histoire d'une revue" que Papus n'hésitait pas à publier de la poésie dans "L'Initiation". Ce n'est pas moi, amateur de poésie et ami des poètes, qui en serait choqué. Bien au contraire. Aussi, est-ce avec grande joie que j'ai reçu un ouvrage poétique signé Laurent Fels (déjà connu de nos lecteurs

pour sa magistrale étude de l'œuvre de Saint-John Perse) et Luc Templier. Nul mieux que Paul Matthieu ne saurait, en les préfaçant, rendre l'esprit de ces poèmes réunis sous le titre générique **Ourganos**[4]. Voici donc ce qu'écrit en sa préface Paul Matthieu : *"Affichée en permanence au cours du recueil, la dimension ésotérique n'est pas sans analogie avec L'œuvre au noir yourcenarienne, mais aussi avec le grand-œuvre et les autres recherches alchimiques, sinon avec toutes les compositions d'ordre spirituel qui ont émaillé l'aventure humaine : rose-croix, bouddhisme, taoïsme, tantrisme, soufisme, kabbale, Zohar, franc-maçonnerie, traditions néo-platoniciennes, initiations de tous les types... Que cette initiation soit celle des rose-croix ou qu'elle se réfère à d'autres sociétés secrètes n'a somme toute qu'une importance relative, puisque, au final, le procédé est souvent le même et que seules les méthodes divergent. On retrouve dans cette démarche de passage une série de référents propres à la recherche du sens : étoiles à portée d'esprit, îles de l'éveil astral, et, bien entendu, la longue initiation. Tout se passe comme, si par le biais de la méditation, il s'agissait de reconstruire le monde, ou à tout le moins d'en corriger la marche. Vaste programme !" Mais, que signifie "Ourganos"*, ce mot qui, toujours selon le préfacier, *"sonne comme ouragan, comme ourobore ou encore comme un parcours orgastique"* ? "Ourganos" résulte d'une contraction entre deux noms issus de la mythologie grecque : Gaïa, déesse de la matière première de qui tout procède, et Ouranos, dieu céleste de la première génération, celle de l'âge d'or, né par parthénogenèse de Gaïa à laquelle il s'unit pour engendrer la suite, les monstres et les ténèbres. N'oublions jamais que la mythologie est une source intarissable de poésie. Les poèmes de Laurent Fels illustrés par les calligraphies à la fois loquaces et sobres de Luc Templier nous font chavirer dans un monde irréel, ce monde qui est en chacun de nous comme "le secret de la création est sous le caillou". On pourrait méditer longuement sans fin, hors du temps et de l'espace, à la seule lecture de ces quelques mots du poète : *"...Sous une pyramide en verre, nous nous sommes assis, contemplant les étoiles à portée d'esprit. Ce sont les îles de l'éveil astral, seules abordables par le sentier d'une longue initiation..."*. Enfin, comment résister à citer cet aphorisme qui, en

[4] *Éditions Poïêtês 2008. BP 84, 3901 Mondercange (Grand Duché du Luxembourg). Ce livre est disponible sur http://poietes.poesie-web.eu.*



peu de mots (car il n'y a aucune verbiage superflu dans cette œuvre), nous rappelle que : *"L'occultiste se méfie de la matière - ô vanité des prières devant l'arbre mort - car le vrai temple n'est ni de pierre ni de bois" ?* Cet ouvrage est d'une beauté qui laisse son empreinte dans la chair du lecteur bien après qu'il l'a refermé.
Dans la collection "Qui suis-je" de Pardès, Arnaud de l'Estoile qui nous a précédemment présenté Stanislas de Guaita en 2005, Papus en 2006 et Péladan en 2007, nous invite aujourd'hui à découvrir **Éliphas Lévi** [5]. Né dans une famille modeste, rien ne laissait présager le destin extraordinaire d'Alphonse-Louis Constant, fils de cordonnier, qui deviendra célèbre sous le nom d'Éliphas Lévi. La vie de ce personnage est faite de rebondissements successifs. Séminariste et ayant reçu les ordres mineurs, Alphonse-Louis tomba amoureux d'une jeune fille à la veille de son ordination à la prêtrise. Aussi, prit fin prématurément sa carrière ecclésiastique. Mais, la jeune fille, peut-être prise de remords de l'avoir détourné de sa vocation, le laissa tomber peu de temps après, lui causant un désarroi que l'on peut comprendre. Ayant perdu ses parents et connaissant la misère et la faim, il écrit en 1841 un livre qui causa une grande émotion dans la hiérarchie catholique. Ce livre au titre évocateur La Bible de la liberté fut saisi (il ne sera publié qu'en 1895) et le jeune homme fut condamné à huit mois d'emprisonnement et trois cents francs d'amende. C'est pendant sa détention (qui lui fut pénible) qu'il découvrit les écrits de Swedenborg et que naquit sa vocation spiritualiste sans qu'il fit pour autant l'abandon de ses idées progressistes. De nos jours encore, je connais plein de gens qui ne comprennent pas que l'on puisse mener de front une vocation spirituelle et un engagement politique tourné vers le progrès social et l'égalité ! En 1848, notre homme se retrouve sur les barricades et participe au projet d'un "vrai gouvernement populaire". On peut dire que "l'abbé" Constant prit une part active aux émeutes populaires de cette époque. Mais, les épreuves ne l'épargnèrent pas : la mort de sa fille et la rupture avec sa femme lui pesèrent beaucoup sans entamer toutefois sa détermination occultiste. En 1854, il se rendit à Londres où, dans des conditions mal définies, il rencontra des initiés, membres de la haute aristocratie anglaise. Il est alors à un tournant de son existence et, devenu Éliphas Lévi Zahed, il publie en 1856 l'ouvrage qui le rendra célèbre auprès des

[5] *Pardès, coll. Qui suis-je, 2008. 128 pages, 12 €*

cherchants en occultisme : *Dogme et Rituel de la haute magie.* Arnaud de l'Estoile n'omet pas de nous rappeler qu'Éliphas Lévi est considéré comme le fondateur et le rénovateur de l'occultisme. On notera également qu'il ne fonda aucune société ou ordre, préférant transmettre son savoir et son expérience directement à des "disciples soigneusement choisis". Il mourut le 31 décembre 1875 à la fin d'une existence pas-sionnante et passionnée qui fit de lui un personnage hors du commun. Son influence fut grande tant sur la littérature : Baude-laire, Rimbaud, Victor Hugo, Mallarmé, Villiers de l'Isle-Adam, que sur l'occultisme : Papus, Stanislas de Guaita, etc. Sa bibliographie est impressionnante. Plus de 60 ouvrages publiés soit sous le nom d'Alphonse-Louis Constant, soit sous celui d'Éliphas Lévi, soit sous le sceau de l'anonymat, soit encore à titre posthume. Avec le talent que nous lui connaissons, Arnaud de l'Estoile nous fait revivre la vie si riche de ce magiste qui marqua de son influence des générations d'occultistes.
Le numéro 131 de **"Question de"** [6] est consacré à un colloque de l'Université Rimay du monastère Karma Ling organisé sur le thème de la crise écologique et les signes de la fin des temps. Des représentants de traditions spirituelles se sont réunis pour définir ces signes tels qu'ils sont perçus par le bouddhisme tibétain, l'islam soufi et les idées occidentales sur l'apocalypse. Il en a résulté une succession d'articles qui exposent de diverses manières les conceptions que nous avons de la fin des temps dans les différentes cultures. Il va de soi que les occidentaux, adeptes du temps linéaire, ne peuvent appréhender ce vaste sujet sous le même angle que les orientaux, adeptes du temps cyclique. Dans sa préface et d'entrée de jeu, Yacine Demaison fixe les idées en soulignant que *"la fin des temps, qu'elle soit collective ou individuelle, nous renvoie à l'éphémère de la condition humaine. Elle devient par là même un sujet d'angoisse et de fantasmes exploités par de nombreux mouvements sectaires. Ce n'est donc pas un hasard si aujourd'hui tant d'esprits sont hantés par cette idée de la fin du monde : doit-on dire que les divagations messianiques auxquelles cette idée mal comprise donne lieu participent au déséquilibre mental grandissant de notre époque ?"* Le sujet est brûlant d'actualité et ces articles comme le débat qui leur succède permettent de faire le point sur nos inquiétudes réelles ou imaginaires.

[6] *Question de, Albin Michel, mai 2008 - 176 pages, 18 €*

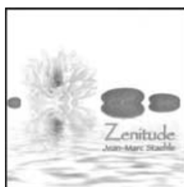
Le bulletin des "Amitiés spirituelles", n° 234 et 235, avril et juillet 2008 [1]. Dans ces livraisons, nous lisons des citations du livre de Sédir Les forces mystiques et la conduite de la vie avec des tex-tes choisis par O. Personnaz.

Atlantis, n° 432, 1er trimestre 2008 [2]. Ce numéro est exclusivement consacré à l'Égypte avec une mise à l'honneur d'un égyptologue symboliste, Alexandre Varille. Dans son éditorial, Henri Bodard nous le présente comme "une figure éminente, homme à la forte personnalité, inventif, novateur, précurseur qui révolutionna l'égyptologie".

"Le Maillon de la chaîne maçonnique", n° 101 et 102, février et mai 2008 [3]. Que dire de cette revue trimestrielle qui ne s'adresse pas seulement aux francs-maçons de toutes obédiences, mais aussi à tous ceux qui sont curieux de connaître la maçonnerie véritable et non celle qui traîne dans les magazines et sert épisodiquement de marronnier à des pigistes en mal de copie ? Ici, pas de ces "faux secrets" mais un regard averti et critique sur l'histoire, le symbolisme, la philosophie et l'ésotérisme sans oublier quelques pages humoristiques et d'importantes recensions d'ouvrages et de revues.

Pascal Rivière a écouté pour vous...

Sites internet : http://www.aecoute.net et http://lach.affinitiz.com
J'ai mis à côté de chaque morceau son application ésotérique éventuelle classée par efficacité.



Zénitude
Voyage Zen ...
Jean-Marc Staehlé.
Produit par Énergie Nature Productions - ENP 047.
Durée totale : 64'39''.

Jean-Marc Staehlé a réalisé ici un album qui se prête à des applications dans le domaine de la détente, du bien-être aussi bien que dans les rituels

[1] *14, rue Campo Formio, 75013 Paris*
[2] *30, rue de la Marseillaise, 94300 Vincennes.*
[3] *47, rue La Condamine, 75017 Paris.*

Sa musique a quelque chose de "Dimension Lumière", un de ses premiers albums. On y retrouve des sonorités instrumentales et électroniques dont le mariage est très harmonieux. Nous sommes dépaysés grâce aux sonorités et évocations de différentes régions spirituelles de la planète dont principalement l'Asie. La bande son est extrêmement bien construite. Pas de souffle, pas d'interférence, un réalisme absolu notamment dans le passage avec des chevaux et l'orage dans le lointain. On est littéralement et musicalement transporté.

Les titres :

Voyage à Shambala (Ouverture)
Le temple intérieur (Épreuve de l'eau)
Horizon céleste (Allumage - Ouverture)

1. Plénitude océane (Fermeture ou méditation sur la mer)
2. Inde mystique (Extinction)
3. Sagesse et plénitude (Méditation calme)
4. Quiétude dorée (Ouverture)
5. Les mystères du temple (Fermeture)
6. Danse vers la lumière (Chaîne d'Union)
7. Feng Shui music (Rêverie mais pas vraiment d'application ésotérique)

Site internet: http://www.jmstaehle.fr
Diffusé par DG Diffusion ZI de Bogues - 31750 Escalquens
Tél. 05 61 000 999



Sephira
Sur la gamme de l'arbre sephirotique.
Produit par Logos Musique - DG : 21160

Durée totale : 74'

"Nées aux sources de l'Âme, les sonorités pures et délicates de ces musiques, inspirées par la lumière des séphiroth, élèvent l'auditeur vers un monde de beauté, d'harmonie et de mystère"(Introduction de l'œuvre sur le site de Logos). Nous avons été accoutumés à des musiques crées sur les thèmes de chakras, des signes du zodiaque,... mais c'est beaucoup plus rare d'en trouver sur le thème des sephi-

roth. L'arbre de kabbalistes a ici inspiré Stephen Sicard qui nous donne à entendre les vibrations de ces sphères mystérieuses. Je ne vaque pas régulièrement à la Thora mais je me suis essayé à reconnaître ces centres en fonctions de la musique. Ça marche ! L'écriture est du plus pur "Logosë mais, qui plus est, la vibration passe et nous porte. La plupart des lecteurs de cette revue étant versée dans le domaine de la kabbale, je leur laisse imaginer tout le travail ésotérique et méditatif qu'il leur sera possible de réaliser au départ de cette musique remarquable. Least but not least, le travail de la bande son est très pur et bien fini. Du Grand Oeuvre !

Les titres :

1. Le Royaume - Malkout - La Terre (Méditation - Épreuve de la Terre)
2. Levana - Iesod - La Lune (Extinction - Fermeture - Méditation)
3. Connaissance magique - Hod - Mercure (Allumage - Ouverture)
4. Beauté éternelle - Netzach - Vénus (Extinction - Fermeture ou un moment fort)
5. Splendeurs Solaires - Tipheret - Soleil (Chaîne d'Union - Allumage)
6. La Marche des Puissances - Gebourah - Mars (Entrée)
7. Clémence infinie - Hesed - Jupiter (Méditation - Ouverture - Chaîne d'Union)
8. Les Seigneurs des Destinées - Binah - Saturne (Méditation - Avant une épreuve)
9. Contemplation - Hochmah - Uranus (Chaîne d'Union)
10. Au delà de l'Espace - Kether - Neptune (Fermeture - Extinc-tion)
11. L'Arbre de Zephyr (Méditation - Fermeture - Déambulation)
12. Les Fruits de Nirvana (Entrée)
13. Émanations (Déambulation - Sortie ou entrée)
14. Les 7 Esprits (Méditation - Fermeture)
15. Condensations (Déambulation)

Site internet: http://www.logos-musique.com

Diffusé par DG Diffusion ZI de Bogues - 31750 Escalquens
Tél. 05 61 000 999.

Inventaire des revues de la nouvelle série disponibles au 30 septembre 2008

1953 – 1	1966 – 4	1973 – 3 – 4
1975 – 2	1977 – 3	1982 – 3 – 4
1983 – 1	1984 – 1 – 3	1986 – 2 – 3
1987 – 2 – 3	1992 – 3	2003 – 3 – 4
2004 – 2 – 3	2005 – 4	2006 – 1 – 3
2007 – 1 – 3 – 4	2008 – 1 – 2	

Chaque numéro disponible est cédé au prix de 5 € TTC (port compris)
À partir de 15 revues : 4 € ; à partir de 25 revues : 3 €

SOMMAIRES 2007

N° 1 – Éditorial – À l'abbé Pierre, poème de Victor Varjac – Poème extrait du "Dragon de poussière", de Victor Varjac – Essai sur une gravure tirée de l'œuvre de Jacob Boehme (suite et fin), par Méhiel – Quelques échelles spirituelles d'Occident, par Patrick Négrier – La caverne, par Alain Auger – Dante, notre frère spirituel, par Bernard Liguori – Éros, Thanatos, Dionysos, réflexions sue la vie initiatique, par Marc Bariteau – Quelques présences allégoriques en littérature ésotérique française (3e partie), par Denise Bonhomme – Les deux Saint-Jean, annexe III, par François Bertrand – Les livres et les revues – Les disques, par Daniel Steinbach.

N° 2 – Éditorial – La tolérance, par Henry Bac – Louis-Claude de Saint-Martin et le calendrier républicain, par Henry Bac – Une cité initiatrice : Florence, par Henry Bac – Un homme pour notre temps : Constant Chevillon (1880-1944) – Les phénomènes paranormaux, par Serge Hutin – Quelques informations au sujet de la "Fraternitas Thesauri Lucis", par François Bertrand – Wagner ou la magie de l'opéra (1ère partie), par Marcel Mollé – Les livres et les revues.

N° 3 – Poème "Bâtir son Temple", par Jean-Elias Benahor – De la nécessité de vivre le sacré, par Christine Tournier – Les Fidèles d'Amour, par Gravitas – Après le départ de M. Chapas, par Philippe Dugerey – "L'Homme de désir" dans l'œuvre de Louis-Claude de Saint-Martin, par Robert Deparis – Wagner ou la magie de l'opéra (suite et fin), par Marcel Mollé – À la découverte du mystère divin, par Marie-Gabrielle Janier – Quelques présences allégoriques en littérature ésotérique française (3e partie), par Denise Bonhomme – Les livres et les revues.

N° 4 – Éditorial – La grande initiation rosicrucienne de Robert Fludd, par Serge Hutin – Une initiation martiniste sous l'occupation, par Robert Ambelain – Salomon dans les traditions ésotériques, par Christian Lochon – La démarche philosophique de Louis-Claude de Saint-Martin, par Jean-Claude Rossignol – Le martinisme dans Balzac, par Émile Ferdar – Témoignage, par Robert Delafolie – Hommage à Papus, par Jean-Christophe Cabotte – Papus, par Maria Lorenzo – Le chien Clovis, par Pierre Guérande – Quelques présences allégoriques en littérature ésotérique française (4e partie), par Denise Bonhomme – Les livres et les revues.

L'Initiation

Cahiers de documentation ésotérique traditionnelle
Revue du martinisme et des divers courants initiatiques

Bulletin d'abonnement 2008

à recopier, à photocopier ou à télécharger sur le site www.initiation.fr
et à envoyer rempli, signé
et accompagné du paiement (chèque bancaire ou postal) à :

Revue L'Initiation
7/2 rés. Marceau-Normandie - 43 av. Marceau
92400 COURBEVOIE
Compte chèques postaux : 8 288 40 U PARIS
IBAN : FR27 2004 1000 0108 2884 0U02 033
BIC : PSSTFRPPPAR

Veuillez m'inscrire pour un abonnement d'un an
(janvier à décembre 2008)
4 NUMÉROS PAR AN
à dater du premier numéro de l'année 2008

Nom.. Prénom...................................
Adresse..
Code postal.................. Commune...
Date__/__/ 200_ Signature________________________

Tarifs 2008

France, pli fermé .... 30 euros
France, pli ouvert .... 27 euros
U. E. - DOMTOM .... 35 euros
Étranger (par avion) .... 42 euros
ABONNEMENT DE SOUTIEN .. à partir de 43 euros

Nota : Les abonnés résidant à l'étranger (hors U. E.) doivent effectuer leur paiement EN EUROS, payables dans une succursale de banque française.

Le prix d'achat de chaque numéro antérieur à l'année en cours est de 5 euros.

Création de Didier Némerlin (p. 147).

L'Initiation
7/2 rés. Marceau-Normandie
43, avenue Marceau
92400 Courbevoie
Téléphone & télécopie :
(entre 9 h et 18 h)
01 47 81 84 79
yvesfred.boisset@papus.info

CCP : 8 288 40 U PARIS

L'Initiation est également présente sur les sites web :
www.initiation.fr (site officiel)
www.yvesfred.com
www.chez.com/crp

Les opinions émises dans les articles que publie **L'Initiation** doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et n'engagent que leur responsabilité.

L'Initiation ne répond pas des manuscrits communiqués.
Les manuscrits non utilisés ne sont pas rendus.

Le Directeur : Michel Léger - 2, allée La Bruyère - 78000 Versailles

Certificat d'inscription à la commission paritaire du papier de presse du 1009 G 85504 du 7/10/04. N° ISSN 1140-8596.
Imprimerie Arts Print - 10, rue Bearepaire - 93500 Pantin. Dépôt légal n° 10408 - septembre 2008.

INFORMATIONS



"baglis.TV" est une "télévision sur internet" qui propose des exposés traitant de la tradition et de l'ésotérisme. Tous les visiteurs peuvent accéder aux cinq premières minutes de chaque exposé.
Pour voir l'intégralité des exposés, il faut s'acquitter d'un abonnement mensuel de 9,5 €. Les derniers exposés publiés par Baglis.tv sont : "René Guénon et le Régime Écossais Rectifié", par Jean-Marc Vivenza ; "La symbolique de la marelle et du jeu de l'oie", par Claudine Léturgie-Blanquart ; "Le mythe Corto Maltese", par Joël Grégogna ; "L'invisible se cache dans les visibles", par Jean-Luc Leguay.

Pour plus d'informations, rendez-vous sur www.baglis.tv

"LE GERME"

organise des conférences le premier mercredi de chaque mois.

Le **1er octobre,** Yves-Fred Boisset vous présentera "Henry Thoreau, un Étatsunien visionnaire du 19e siècle".

Le **5 novembre,** Philippe Roblin posera la question : "La lumière spirituelle de Chartres, un message pour notre temps ?".

Le **3 décembre,** Pierre Blondel traitera de "l'hindouisme"

Le **7 janvier 2009,** Jérôme Durand nous parlera de : "La nuée sur le sanctuaire"

Le **dimanche 26 octobre,** à 10 heures très précises, nous nous réunirons au cimetière du Père-Lachaise (entrée Gambetta) pour nous recueillir sur la tombe de Papus et de Philippe et Jacqueline Encausse.

Puis, un déjeuner fraternel nous rassemblera à 12 heures 30, dans les salons de la Mutualité, 24, rue Saint-Victor, Paris 5e

Renseignements et inscriptions auprès de Maria et Emilio Lorenzo, OM - 5/7, rue de la Chapelle - 75018 PARIS